

HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES.

ONZIÈME ARTICLE.

RÈGNE DE LOUIS XVI.

Pour fêter l'avènement de Louis XVI, on imagina les chapeaux *aux délices du siècle d'Auguste*; les couleurs *cheveux de la reine, jambe de la reine*; les coiffures *au temps présent*, bonnets historiés, enjolivés d'épis et surmontés de deux cornes d'abondance. Jamais, quoique le roi donnât l'exemple de la simplicité, les modes ne furent plus variées, p'us bizarres, plus capricieuses. Marie-Antoinette exagéra la mode des panaches. « Quand elle passait avec ses dames dans la galerie de Versailles, disent les *Mémoires* de l'abbé Soulavie, on n'y voyait plus qu'une forêt de plumes, élevées d'un pied et demi, et jouant librement au-dessus des têtes. Mesdames tantes, qui ne pouvaient se résoudre à prendre ces modes extravagantes, ni à se modeler chaque jour sur la reine, appelaient ces plumes un *ornement de chevaux*. » La fureur des plumes fut poussée au point qu'on en payait cinquante louis la pièce. Si l'on en croit madame Campan, « les mères et les maris murmuraient, et le bruit général était que la reine ruinerait toutes les dames françaises. Elles ne trouvaient plus de voitures assez élevées pour s'y placer; on les voyait souvent pencher la tête à la portière, d'autres prenaient le parti de s'agenouiller pour ménager d'une manière encore plus sûre le ridicule édifice dont elles étaient surchargées. »

Ce fut encore à la reine qu'on dut les coiffures qui représentaient des *jardins à l'anglaise*, des montagnes, des forêts. On composerait assurément plusieurs volumes du recueil des coiffures de 1774 à 1789.

QUINZIÈME ANNÉE, 3^e SÉRIE. — N^o X.

Il y eut entre autres les *grecques à boucles badines*, l'*oiseau royal*, le *hérisson*, le *demi-hérisson*, le *chien couchant*; les chapeaux à l'*ingénu*, à la *Pensacola*, à la *Saint-Malo*, à la *Sainte-Albine*, à la *Montdésir*, à la *Zinzarra*, à l'*économie du siècle*, au *désir de plaire*, à la *Minerve bretonne*; les *poufs* à la *reine*, à la *Junon*, à la *pierrrot*; les *parterres galants*; les *calèches retroussées*; les *Thérèses* à la *Vénus-pèlerine*; les bonnets à *becquet*, au *Levant*, aux *bouillons*, à la *paysanne*, à la *turque*, à l'*espagnole*, à la *béarnaise*, à la *diadème*, à la *physionomie*, aux *clochettes*; les bonnets *anonymes*; les *cornettes* à la *laitière*; les *baigneuses* à la *frivolité*; les coiffures à l'*assyrienne*, à la *candeur*, au *berceau d'amour*, à la *jardinière*, à la *marmotte*, à la *Polymnie*, au *mirliton*, etc. Aucune description ne saurait donner une idée de ces immenses échafaudages de cheveux crépés, bouclés, poudrés, chamarrés de plumes, de rubans, de gaze, de guirlandes, de perles et de diamant. Les têtes furent tellement bouleversées, que l'honorable corporation des barbiers-perruquiers-baigneurs-étuvistes ne suffit plus à les accommoder. Les coiffeurs des dames leur firent une formidable concurrence, et entamèrent un long procès pour obtenir le droit de se constituer en corps d'état. Le procureur Bigot de la Bâissière rédigea une requête au Parlement en faveur des nouveau venus, dont l'existence fut enfin autorisée par déclaration du 18 août 1777, et arrêt définitif du 24 juin 1780.

Curieuse société! elle semblait pressentir l'orage et se hâter de jouir des derniers beaux jours qui lui restaient. Elle gaspil-

lait sa vie et son or, comme si elle eût deviné qu'elle allait perdre l'une et l'autre; elles s'étourdissaient sur les menaces de l'avenir par les folles joies, les fêtes, les dilapidations du présent. Il n'y a point de victoire, point de changement politique, point de pièce nouvelle, point d'événement d'un peu d'importance, qui n'ait amené quelque singularité somptuaire, quelque ajustement inédit, quelque combinaison fantasque de frisures, de bouillons ou de *fabulas*. Pendant l'hiver de 1777, d'élégants traîneaux sillonnaient le verglas des boulevards, et l'on vit des modes au traîneau. Les succès de la guerre de 1778 furent célébrés par les modes à l'insurgente, à la Boston, à la Philadelphie, à la grenade, à la victoire, au glorieux d'Estaing, à la Belle-Poule. La frégate de ce nom, qui avait figuré dans le combat naval du 17 juin 1778, parut sur la tête des dames avec ses mâts, ses agrès et ses batteries. Les bonnets à l'élitricité, les chemises à la Mesmer, attestent l'impression produite par le magnétisme naissant. La coiffure à l'Iphigénie en Tauride fut un hommage rendu au musicien Gluck, qui fit représenter cet opéra le mardi 21 mai 1779. Les bonnets à la Voltaire, à la Sémiramis, signalèrent la présence de Voltaire à Paris. M. de Sartines, lieutenant général de la police, puis ministre de la marine en 1778, donna le modèle des perruques à la Sartines. Une farce de Dorvigny, jouée avec un succès immense sur le théâtre des Variétés amusantes, le 16 septembre 1779, enfanta les modes à la Jeannot. L'illustre Necker, en traçant un exposé des ressources et des charges de l'état, donna naissance à la coiffure au compte-rendu.

Les hommes, en 1780, portaient l'habit à basques pointues, à collet droit ou à châle. Il était d'ordinaire cannelé rose et bleu, vert et blanc avec une doublure

jaune, ou bien de peluche rouge avec une doublure noire; le tricorne, la culotte de calmande, le gilet de tricot chiné, les bas blancs à côtes complétaient l'ajustement.

L'heureuse délivrance de la reine, le 21 octobre 1781, fut fêtée par la création de la couleur caca-dauphin, des coiffures au dauphin, aux relevailles de la reine. Elles éclipsèrent les coiffures au colimaçon; les bonnets à la Henri IV, à la Gertrude, aux navets, aux cerises, à la fanfan, aux sentiments repliés, à l'esclavage brisé, à la Thibé, à la sultane, à la corse, à la Colin-Maillard. On fit en ce temps une bizarre imitation du noble jeu de l'oie, le jeu des costumes et des coiffures des dames. La Belle-Poule était le n° 63, le point gagnant; les autres stations étaient la calèche, le bonnet aux clochettes, etc.

Le développement qu'on donnait aux bonnets au parc-anglais, en 1781, n'est pas moins incompréhensible pour nous que le changement d'une frégate en chapeau. Les cheveux, irrégulièrement disposés, formaient des collines sur lesquelles tournaient des moulins à vent; puis, des bosquets et des taillis que battaient les chasseurs; des plaines arrosées par des ruisseaux, au bord desquels les moutons paissaient sous l'œil de leurs bergères. Nous avons lieu d'être également surpris des noms adoptés pour désigner certaines nuances: puce, dos de puce, ventre de puce en fièvre de lait, entrailles de petit-maitre, soupir étouffé, jambe de nymphe émue, larmes indiscrètes, boue de Paris, carmélite, ventre de carmélite, entraves de procureur. Nous sommes obligés d'omettre plusieurs qualifications inconvenantes, qui trahissent grossièrement l'immoralité d'un siècle sans principes et sans foi.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

REVUE LITTÉRAIRE.

Dictionnaire mythologique universel, ou biographie mythique des dieux et des personnages fabuleux de la Grèce, de l'Italie, de l'Égypte, de l'Inde, de la Chine, du Japon, de la Scandinavie, de la Gaule, de l'Amérique, de la Polynésie, etc.; par le docteur Jacobi. Traduit de l'allemand par Th. Bernard. Un beau volume imprimé sur deux colonnes. A la librairie de Firmin Didot, frères, rue Jacob, 56.

Vos grand'mères, mesdemoiselles, apprenaient la mythologie des Grecs et des Romains, maintenant on ne l'enseigne plus; cependant, sans cette science, il est impossible de comprendre la plupart des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture, ni les poèmes célèbres de l'antiquité, ni la plupart des tragédies de nos grands poètes. Voici un dictionnaire auquel vous pourrez avoir recours lorsque vous rencontrerez dans vos lectures un de ces noms propres qu'on ne vous a pas appris à connaître, et en sautant de page en page, vous pourrez étudier non-seulement la mythologie des Grecs et des Romains, mais encore celle du peuple qui vous intéressera le plus.

Je vous avouerai que les fées, ces petits êtres qui m'ont tant amusée dans mon enfance, me préoccupent encore quelquefois. Elles étaient si jolies, avec leur étoile au front, leurs cheveux flottants, leur robe traînante, leur longue baguette qui changeait en princesse la pauvre Cendrillon; en perles, en diamants, les paroles d'une pauvre orpheline! Aussi j'ai vite ouvert ce livre au mot *fée*, et je vous transcris une partie de cet article, dans l'espoir qu'il pourra vous

intéresser et vous donner une idée de ce dictionnaire.

« La fiction des fées est, sans contredit, l'une des plus poétiques et des plus gracieuses du moyen âge. Quelques auteurs en font remonter l'origine aux nymphes de l'antiquité, aux génies et aux druidesses des Gaulois, enfin aux Valkyries des peuples Scandinaves; suivant d'autres, cette fiction n'est que celle des péris orientales; pour nous, nous pensons que les fées sont un mélange de toutes ces traditions plutôt qu'une reproduction de l'une d'entre elles en particulier.

La croyance à l'existence des fées se retrouve dans presque toutes les contrées, avec des modifications diverses. Nous nous occuperons surtout des traditions qui appartiennent à notre pays. En France, l'histoire du moyen âge nous montre les fées mêlés à des actes politiques et religieux. Ainsi, dans l'abbaye de Poissy, fondée par saint Louis, on disait tous les ans une messe pour préserver les religieuses de tomber au pouvoir des fées, et cet usage ne cessa que vers le milieu du dix-huitième siècle. Le commerce que l'on prétendait que Jeanne d'Arc avait eu avec les fées, figure comme une accusation capitale dans son procès. Vivement pressée, la pauvre fille répondit : « Que, assez près » de Domremy, il y avait un grand hêtre » qui s'appelait l'arbre des *dames*... qu'elle » avait ouï dire à plusieurs anciens, non » pas de son lignage, que les fées y repai- » raient; mais que pour elle, elle ne vit » jamais fée, qu'elle sache, à l'arbre, ni » ailleurs. » Suivant la déposition de Béatrix, lors du procès de révision de Jeanne d'Arc : « A cet arbre, les enfants suspendaient

» des couronnes en chantant des chansons; mais les anciennes *dames et maîtresses* des forêts ne pouvaient plus, disait-on, se rassembler à la fontaine, près du grand hêtre; elles en avaient été exclues pour leurs péchés. » Cependant, l'Église se défiait toujours de ces anciennes divinités locales; et le curé, pour les chasser, allait chaque année dire une messe à cette fontaine.

C'était dans leur baguette que résidait surtout le pouvoir des fées, ce qui ne les préservait pas de certains dangers, entre autres de celui qu'elles couraient le samedi, jour où leur puissance était suspendue, et pendant lequel elles erraient sous différentes formes, cherchant à se dérober à tous les yeux. De ces métamorphoses vint la croyance aux animaux et aux objets fées. Un cheval, un arbre, une épée, un manteau, pouvaient être fées. Dans les romans de chevalerie, les fées sont représentées, la plupart du temps, comme des êtres doux et mélancoliques, presque toujours victimes d'un amour malheureux.

Il y avait deux sortes de fées : les unes étaient des divinités à peu près analogues aux nymphes, les autres n'étaient à proprement parler que des magiciennes, c'est-à-dire des femmes instruites dans la magie, comme *Morgane*, *Viviane* et la *fée de Bourgoigne*, toutes trois élèves du célèbre enchanteur Merlin. Ces magiciennes n'avaient point un pouvoir qui leur fût propre; elles n'étaient redoutables que par le pouvoir de l'enfer qui leur était soumis.

Outre les trois fées que nous venons de nommer, on connaissait encore la fée *Abonde*, qui rappelle par son nom et ses attributions une déesse de la mythologie païenne (on croyait que la nuit elle répandait les richesses dans les maisons). En Franche-Comté, la fée *Vouvière* était un être moitié femme, moitié serpent, qui portait au front une escarboucle lumineuse. Il y avait encore la *Dame verte*, la fée *Aril*. Dans le Berry, dans la

Bretagne, les fées sont appelées *Fadas*, *Feas*, *Filandières*. La fée *Melusine* est sans contredit la plus célèbre. C'était la patronne de la maison de Lusignan, et la plupart des femmes de cette famille portaient son nom. Jean d'Arras, poète du quatorzième siècle, a écrit en vers l'histoire de cette fée. Fille d'un roi d'Albanie, elle avait été, en punition d'une faute, condamnée par sa mère à être fée, et serpent tous les samedis, jusqu'au jour du jugement dernier, à moins qu'elle ne trouvât un chevalier qui consentît à l'épouser, et ne pût jamais la voir sous la forme de serpent. Raymondin, fils du comte de Forez, l'ayant rencontrée dans un bois, en devint amoureux et l'épousa. Ce fut pour lui qu'elle bâtit le fameux château de Lusignan, en Poitou. Mais malheureusement il ne tint point la promesse qu'il lui avait faite de ne jamais chercher à la voir le samedi, il la surprit lorsqu'elle était métamorphosée en serpent; elle s'échappa par une fenêtre en poussant un grand cri et ne reparut plus. Seulement, toutes les fois que le château de Lusignan changeait de seigneur ou qu'il devait mourir quelque personne de la famille, on voyait pendant trois jours *Melusine* apparaître sur le donjon en exhalant de lugubres gémissements. Le manoir de Raymondin resta plein du souvenir de la mère des *Lusignan*, tour à tour nommée mère *Lusigne*, *Merlusine*, enfin *Melusine*. Les bonnes gens parlaient sans cesse des huit fils de la femme-serpent, tous *esfroyables à veoir*, tous marqués de signes surnaturels. La statue de l'un d'eux, Geoffroi à la grand'dent, s'élevait même sur la maîtresse porte comme pour attester la réalité des traditions. Si parfois un serpent se glissait la nuit le long des escarpements de la forteresse et en faisait trois fois le tour, on pouvait s'attendre à un assaut. Les constructions les plus anciennes et les plus renommées du Poitou, ainsi que des provinces voisines, étaient également attribuées à la femme-serpent; entre

autres, les châteaux de Morvant, de Vouvant, de Salbart, de Parthenay, de Parc-Soubise, du Coudray, de Béruges en Poitou, de Marmande en Touraine, d'Issoudun en Berry, etc.; et dans leurs vieilles ceintures de murailles flanquées de tours, dans leurs ruines majestueuses, les mêmes apparitions se répétaient. La tradition de Mélusine était encore en pleine vigueur vers la fin du seizième siècle. En 1574, durant les guerres de religion qui désolèrent notre pays, la ville et le château de Lusignan furent assiégés et pris par le duc de Montpensier. Charles IX, dit le président de Thou, ordonna que ce château, le plus fameux et le mieux bâti de France, serait rasé; on ne fit pas même grâce à cette fameuse tour de Mélusine, que nos romanciers ont rendue si célèbre par les fables qu'ils en ont racontées. Cathérine de Médicis, qui s'adonnait à la magie, se trouvant sur les lieux, prit alors grand plaisir à faire causer de vieilles femmes qui lavaient leur linge à une fontaine, non loin du vieux château. Brantome rapporte que

les unes lui dirent « que quelquefois elles voyaient Mélusine venir à la fontaine pour s'y baigner en forme d'une très-belle dame et en habits de veuve; — les autres qu'elles la voyaient le samedi se baigner moitié le corps d'une très-belle dame, et l'autre moitié en serpent; — celles-là l'avaient vue en pareille forme sur le haut de la tour; — celles-ci disaient que quand il devait arriver quelque grand désastre au royaume ou changement de règne, ou mort et inconvénient de ses parents qui étaient les plus grands de la France, que trois jours avant on l'oyait crier par trois fois d'un cri très-aigre et effroyable. »

Ce qui nous reste de cette fée, mesdemoiselles, c'est l'expression : *Faire des cris de Mélusine*, reproche qui m'a souvent été adressé dans mon enfance, quand j'habitais l'Orléanais, où nos bonnes tiennent encore pour très-vrai le personnage de Mélusine.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

IL RUSCELLO.

SONETTO.

Fonte leggiadro che gli estivi ardori
Rallenti in parte a questa spiaggia ombrosa,
Mentre baciando vai l'erba odorosa,
E l' pinto sen degli olezzanti fiori,

Se una meta tu brami a' lunghi orrori,
Ruscelletto gentil, qui ti riposa :
In men bassa pendice e meno ascosa
Proverai dell' età gli aspri rigori.

Di più che brami ? sei di piante cinto,
A mille aurette, agli augelletti nido,
Nè in bronzo altier vai prigioniero avvinto.

Ma tu segui il tuo corso, e un van desio
Incostante ti spinge al mare infido ?
Ah nel tuo inganno riconosco il mio !

D. SALUZZO ROERO.

LE RUISSEAU.

SONNET.

Joli ruisseau dont les ardeurs de l'été diminuent le cours à travers cette plage ombreuse, pendant que tu vas caressant l'herbe odorante et la tige des fleurs embaumées;

Si tu désires un terme à tes déceptions gentil ruisseau, repose-toi ici. Sur une pente moins basse et moins cachée, tu souffrirais des rigueurs brûlantes de l'été.

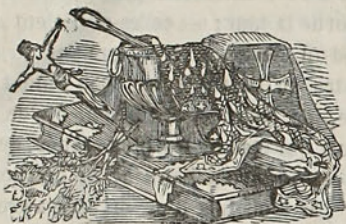
Que veux-tu de plus ? tu es bordé de feuillages, séjour de frais zéphirs, et de mille petits oiseaux; tu ne vas pas mourir captif dans le bronze altier.

Mais non, tu suis ton cours, et un vain désir te pousse, inconstant, vers la mer inconstante. Ah ! dans ton erreur, je reconnais la mienne !

M^{me} ÉLISA VAN TENAC.

SYBILLE D'ANJOU.

(1148).



J'ai méprisé le royaume du monde
et toute la pompe du siècle, pour l'a-
mour de mon Seigneur Jésus-Christ :
c'est lui que j'ai vu, que j'ai cru, que
j'ai aimé, que j'ai préféré.

BRÉVIAIRE ROMAIN. *Ant. des Saintes Femmes.*

Le saint royaume de Jérusalem, conquis par les armes et les prières de Godefroy et de ses pieux compagnons, penchait vers sa ruine. Cinquante ans s'étaient à peine écoulés, depuis que les soldats de la croix avaient pour la première fois franchi les mers et ravi le sépulcre du fils de l'homme aux adorateurs du prophète, que déjà, sortant des confins de l'Asie, les infidèles s'avançaient plus nombreux, plus redoutables, et leurs flots toujours croissants menaçaient de toutes parts les principautés franques, affaiblies encore par leurs divisions intestines (1). Baudouin III régnait alors sur les Lieux Saints; il sentait chanceler ce trône sur lequel il s'était assis encore enfant, et, de quelque côté que ses yeux se tournassent, ils ne rencontraient que des sujets de crainte et de douleur. La ville d'Edesse venait d'être prise d'assaut par les Sarrasins, et la population entière, passée au fil de l'épée, avait teint de son sang les ruines fumantes des maisons et des remparts. Jérusalem était menacée, et les habitants, pressés au pied de ce Calvaire qui porta l'étendard et la rançon du monde, imploraient le secours du ciel,

lorsque Baudouin III écrivit en Europe et invoqua le secours de ses frères dans la foi. Sa voix fut entendue : Eugène III occupait en ce temps la chaire des apôtres, et il confia à Bernard, abbé de Clairvaux, son ami et son maître dans la doctrine, le soin de prêcher une nouvelle croisade. Bernard, armé de la puissance de la religion, exhala dans ses prédications éloquentes toute l'ardeur de son âme et tout le zèle de sa charité. Nul ne lui résista; Louis VII, roi de France, donna le signal et alla prendre à Saint-Denis la panetière et le bourdon, emblèmes du pèlerinage; il fut imité par Henry, comte de Champagne; par Alphonse, comte de Toulouse; par Archambaud, comte de Bourbon; par Hugues de Lusignan, et surtout par Thierry d'Alsace, comte de Flandre. Celui-ci avait déjà visité les Lieux Saints, et il y avait pris pour épouse Sybille d'Anjou, sœur de Baudouin III. Elle aussi attacha la croix à son épaule, et voulut suivre son seigneur par delà les mers. Cette nombreuse armée, où brillaient les gonfanons des plus nobles chevaliers de l'Europe, prit la route de l'Allemagne, et Conrad, maître alors du saint empire, se joignit à elle. Nous ne raconterons pas ici comment l'armée pres-que tout entière, égarée par la perfidie de l'empereur grec, Manuel Comnène, dans les défilés du Taurus, mourut d'une mort

(1) Les Latins, durant la première croisade, avaient fondé quatre principautés en Orient : celle d'Edesse, de Tripoli, d'Antioche, et enfin le royaume de Jérusalem.

obscur avant d'atteindre le sol consacré qu'elle espérait rendre témoin de ses victoires. Les débris de ces troupes, si vaillantes et si nombreuses, allèrent mettre le siège devant Damas, et le roi de Jérusalem se joignit aux croisés qui venaient le secourir ; mais au bout de quelques semaines, les ambitions rivales divisèrent les soldats de Dieu, et Louis le Jeune, découragé, revint en France, où il retrouva son royaume sagement gouverné par ce Suger, qui joignait aux vertus d'un saint la fermeté d'un monarque, assemblage sublime que le domaine des lys contempla une seconde fois dans la personne de saint Louis.

Thierry, comte de Flandre, n'avait pas quitté cependant la terre de promesse qu'il était venu chercher de si loin. Pendant que, le heaume en tête et l'épée au vent, il repoussait les infidèles et prenait même sur eux la célèbre ville d'Ascalon, Sybille, retirée à Jérusalem, s'y consacrait tout entière aux œuvres de miséricorde. Aux lieux où le Sauveur des hommes avait vécu pauvre et dénué, aux lieux où il était mort, attaché nu à une croix, la fille des rois foulait aux pieds jusqu'au souvenir de ses dignités mondaines, et elle embrassait avec transport l'exemple de celui qui n'avait pris de la terre que les souffrances et les humiliations. Vêtue, en l'absence de son seigneur, de l'habit d'une veuve, portant sur sa tête un voile de deuil, car ainsi que Godefroy, *elle ne voulait point porter une couronne d'or aux lieux où Jésus-Christ porta une couronne d'épines* (1), Sybille passait sa vie au sépulcre du Christ, et ne le quittait que pour aller servir Dieu dans ses membres souffrants : les pauvres, les malades et les affligés. Les pèlerins venus d'Europe ne se lassaient pas de l'admirer dans les hôpitaux. Cette femme, née sur les degrés d'un trône, si belle encore,

si fière autrefois, qui jadis avait vaillamment porté la guerre chez les ennemis de son mari (1), mettant sa gloire dans la folie de la croix, n'était plus que l'humble servante de toutes les misères humaines. Aucun office ne la rebutait, aucune œuvre de charité ne lui semblait trop pénible ; ses mains délicates pansaient les plaies des blessés, portaient des breuvages salutaires aux lèvres des malades, essuyaient la froide sueur de l'agonie au front des mourants, et c'était entre les bras de la comtesse de Flandre, illustre entre toutes les dames de la chrétienté, que plus d'un pauvre vassal, plus d'un soldat obscur, rendait le dernier soupir. Parmi tous les malheureux qu'allait chercher sa consolante charité, les parias, marqués au front par la lèpre, ce fléau mystérieux et terrible, semblaient avoir un droit particulier à ses soins. Enfermés dans la solitude inaccessible de leur contagion, bannis de la société de leurs frères par ce stigmate funeste, ils trouvaient en Sybille une sœur, une mère, une esclave. Sa compassion héroïque, bravant les répugnances de la chair et du sang, semblait croître à proportion des maux qui s'offraient à elle, et réalisant les idées de son siècle, elle éprouvait pour les plus abjectes souffrances un respect plein de tendresse, comme si le Sauveur même se fût transfiguré sous la forme de ces êtres faibles, infirmes, repoussés, auxquels il a promis le ciel et ses béatitudes.

Chaque jour accroissait en Sybille l'amour de cette vie évangélique, partagée entre Dieu et les pauvres, entre la prière de l'âme et les œuvres de charité qu'on pourrait appeler la prière du corps. Lorsque Thierry et Baudouin revinrent à Jé-

(1) Paroles de Godefroy de Bouillon. Elu par ses compagnons d'armes roi de Jérusalem, il refusa ce titre et ne voulut accepter que celui de baron et gardien du Saint-Sépulcre.

(1) Baudouin IV, comte de Hainaut, voulut profiter d'une absence de Thierry pour s'emparer du comté de Flandre. Sybille, usant de représailles, chevaucha à la tête de ses troupes et ravagea le Hainaut. Elle conclut avec Baudouin IV un armistice qui se termina par une paix solide-

rusalem, elle retrouva son époux avec une vive joie, car après Dieu, elle l'aimait plus que toute chose; mais à mesure que le temps s'écoulait, à mesure que Thierry manifestait le désir de retourner dans sa patrie, une tristesse invincible semblait accabler le cœur de la comtesse. Ses joues pâlissaient; elle se réveillait souvent sur un chevet trempé de larmes, et le changement de ses traits décelait les secrets combats de son âme. En vain Thierry l'interrogeait; elle se déroba avec douceur à ses questions. Mais un jour qu'il était seul avec elle, il lui prit tendrement la main et lui dit :

« Sybille, les vaisseaux flamands sont appareillés à Joppé, et avant peu de jours nous pourrions retourner en Europe. »

Elle ne répondit rien et détourna le visage. Étonné de son silence, il se pencha vers elle, et vit avec effroi qu'elle avait les joues inondées de larmes.

« Qu'avez-vous ? lui dit-il ; ma bien-aimée, quel sujet cause vos pleurs ? Répondez-moi ; ne suis-je plus votre mari, votre ami en Dieu, votre frère dans la foi ? »

Elle continua de se taire et se voila le visage de ses mains ; mais on entendait ses sanglots, et ses larmes ruisselaient en abondance entre ses doigts.

Thierry lui prit de nouveau la main avec une douce violence.

« Ma sœur, ma femme, ma plus chère moitié, confiez-moi le sujet de votre douleur. Est-il en mon pouvoir de la faire cesser ? Répondez-moi ! je vous adjure au nom de Jésus-Christ, mort ici pour nous ! »

— En son nom ! s'écria-t-elle d'une voix étouffée. En son nom ! je vous répondrai. Monseigneur, mon époux et maître, je ne saurais vous suivre en Europe... La volonté de Dieu me retient ici, et j'attends votre congé pour lui obéir.

— Que dites-vous?... Quel est votre dessein ? Que voulez-vous faire à Jérusalem ?

— Je veux consacrer ce qui me reste

de vie au service de Dieu, dans la personne de ses pauvres, si abandonnés sur cette terre, menacés sans cesse par les infidèles. Une force invincible me retient ici, et la voix de Dieu se fait entendre à mon cœur, elle me dit que c'est là le moyen de lui plaire et de gagner le royaume qu'il nous a promis.

— Mais, Sybille, vous avez d'autres devoirs : vous êtes ma femme, vous êtes la mère et la princesse d'un vaste domaine.

— Comme votre femme, monseigneur, je vous ai donné des enfants qui assurent la puissance à votre maison et qui n'ont plus besoin de mes soins maternels... Comme princesse, je n'ai aucune obligation à remplir, puisque vos peuples ont en vous un appui, un gardien fidèle... et me préserve le ciel d'attacher quelque prix à de vains titres, à de frivoles honneurs ! Non, ma gloire est en Jésus-Christ crucifié ; le servir, en priant pour vous, est ma seule envie, et je ne désire d'autre bonheur que d'achever mon pèlerinage aux lieux où le Rédempteur mourut pour notre rançon.

— Et notre amour, Sybille ? dit le comte avec douleur ; nos nœuds, les avez-vous oubliés ? »

Elle pâlit et dit d'une voix basse, sans oser lever les yeux sur la noble figure de son mari, penché vers elle :

« Quand la main de mon Dieu m'élève vers le ciel, le nœud qui nous unit est le seul qui me rattache à la terre.

— Eh bien ! pourquoi le rompre ? est-il criminel, cet amour qui a fait longtemps nos délices ? N'êtes-vous pas mienne ? Le prêtre n'a-t-il pas joint nos mains ? Vous êtes la chair de ma chair, les os de mes os, et vous ne pouvez séparer ce que Dieu a uni ! »

Sybille se leva, alla prendre un livre qui se trouvait sur un prie-Dieu, l'ouvrit, et montrant du doigt un passage à son mari, il lut :

« Celui qui aime son père ou sa mère

» *plus que moi, n'est pas digne de moi ;*
» *celui qui aime son fils ou sa fille plus*
» *que moi, n'est pas digne de moi (1).* »

— Quand on a mis la main à la charrue, s'écria Sybille avec feu, on ne doit plus regarder en arrière.

Thierry la contempla avec douleur.

— Oui, continua-t-elle, ma mission terrestre est finie auprès de vous ; je fus pour vous une épouse fidèle, et la fécondité m'a été octroyée par Dieu ; maintenant ce Dieu m'appelle à lui et me veut tout entière... Cher époux, mon vénéré seigneur, cédez-moi à ce maître puissant ! Donnez-moi, car je suis vôtre, aux pauvres qui tiennent ici-bas la place du Sauveur, sacrifiez-lui votre volonté comme je lui sacrifierai ma vie et mes honneurs, afin que dégagés de cette mortalité, nous puissions nous retrouver un jour dans son sein ! »

Pendant que Sybille l'implorait ainsi, prosternée à ses pieds, belle de ses larmes, de ses combats et de sa secrète douleur, Thierry sentait peu à peu une sourde colère monter dans ses veines. Le cœur de l'homme est faible, et celui du comte était froissé à la fois dans son orgueil et dans son amour.

« Je ne saurais, madame, répondit-il avec amertume, renoncer aussi facilement que vous à la foi que nous nous sommes donnée ; vous vivrez et mourrez ma femme, je le proteste par tout... »

Elle l'interrompit en lui mettant la main sur les lèvres. Il se dégagea et sortit violemment. Sybille se tourna vers le crucifix, disant : « Si vous ne m'aidez, mon Dieu ! que ferai-je ? »

Quelques jours après, Thierry et Baudouin se promenaient silencieusement, l'un à côté de l'autre, dans un jardin sombre et triste, planté de lentisques et d'oliviers, qui s'étendait, en montant tous les jours, depuis le palais jusqu'aux remparts, tant de fois détruits et tant de fois relevés,

de l'antique Jérusalem. Le dôme du Saint Sépulcre jetait son ombre sur ces allées poudreuses et semblait y imprimer une religieuse terreur. Parfois Thierry levait un regard soucieux vers la croix qui couronnait l'église d'Hélène, et ce regard retombait bientôt, morne et contristé, vers la terre. Enfin, Baudouin rompit le silence et dit :

« Mon frère, où est Sybille ? »

— Là, répondit Thierry en désignant des yeux l'église du Saint-Sépulcre ; ou là, en étendant la main vers l'hospice de Saint-Jean-l'Aumônier, dont on voyait les murs blancs s'élever non loin du palais.

— Oui, elle prie Dieu, ou elle sert les pauvres, comme Hélène, la bienheureuse impératrice.

— Qu'elle prie le Sauveur, l'en empêcherai-je, moi, qui ai quitté mon pays et mon héritage, qui ai laissé mes peuples sans sauvegarde, pour venir défendre le saint tombeau, menacé par les mécréants ? Non, Dieu m'en est témoin ! j'irai, pieds nus, sans heaume et sans ceinture, honorer avec Sybille les Lieux Saints, je les ornerai de mon épargne, je les défendrai de mon épée ; mais, par ma couronne de comte, je saurai empêcher ma femme de se faire la serve des vilains et des lépreux, et de me quitter, moi, son mari, pour s'occuper d'eux uniquement.

Baudouin secoua la tête et dit :

— Frère, vous êtes chrétien et chrétien sincère, mais, je le vois, vous ignorez encore la puissance de ces saints lieux. Il y a une vertu dans ce sol consacré par tant de miracles, il y a une force dans cette terre arrosée du sang d'un Dieu, qui élèvent l'âme au-dessus d'elle-même... Ici, *le juste fleurit comme le palmier*, pour emprunter les paroles du roi-prophète, qui, avant moi, régna sur cette ville sainte. Ici, le renoncement à soi-même, la charité pour ses frères, deviennent des besoins... et tout ce qui se passe autour de nous n'est-il pas miraculeux ? Voyez ces chevaliers du Temple, fiers

(1) Matthieu, chap. x.

entre les plus fiers, braves entre les plus braves, qui renoncent au monde, aux biens, aux jouissances les plus légitimes, pour vivre sous une règle de cénobites. Moines, ils n'ont pas la paix du cloître; soldats, ils n'ont pas la gloire des batailles, car leurs noms se perdent, inconnus, dans celui de la sainte milice du Temple. Est-ce une vertu ordinaire que celle des frères de Hugues de Paganis (1), et dites, n'y a-t-il pas là-dans une influence mystérieuse que Sybille aussi a subie?

— Vous parlez en ermite et non en prince! s'écria Thierry avec impatience.

— Je parle en homme éclairé sur les honneurs du monde. Quelle valeur doit attacher au trône, à la couronne, aux grandeurs souveraines, le pauvre roi de Jérusalem, à qui les infidèles disputent sans relâche la possession de son triste empire, et qui ne peut lever les yeux sans voir le Calvaire où le Roi du ciel mourut pour nous, le tombeau où il ensevelit trois jours son humanité sainte, et la vallée redoutable où les enfants d'Adam seront jugés!... Voyez, mon frère, voyez là-bas ce ravin semé de pierres et de sépulcres entr'ouverts, aucune herbe, aucune mousse ne croît sur ces ruines brûlantes: c'est la vallée de Josaphat! Devant ce spectacle, devant ces témoins de notre foi, que sont, mon frère, que sont les vanités dérisoires de la terre?

Thierry, encore irrésolu, contempla le

funèbre paysage qui s'étendait à ses pieds. Du point élevé où ils étaient parvenus, la ville se dressait comme un grand fantôme, au-dessus d'une plaine aride, dépeuplée, silencieuse, et lézardée par les flèches d'un soleil brûlant. Le Cédron, profondément encaissé entre ses rives, laissait filtrer ses eaux comme à regret, et cette terre, frappée par la main des hommes et par le décret de Dieu, d'une inexorable stérilité, n'offrait ni un arbre, ni une touffe d'herbe pour rafraîchir et reposer les yeux. Les sombres images de l'Écriture étaient là: l'eau du torrent, les traits du soleil, l'aigle planant dans la nue, les sépulcres dévastés des rois de Juda, tout, jusqu'à la tente de l'Arabe, passagère comme la vie de l'homme... Mais, derrière les deux princes, la croix rédemptrice, arborée sur les tours et les remparts de la ville Décide, s'élevait consolante, comme un phare, au bord des flots orageux.

Thierry soupira et dit enfin: « Allons voir Sybille. »

Les deux frères, enveloppés de leurs manteaux blancs, se dirigèrent vers l'hospice. Les portes s'ouvrirent devant eux, et ils entrèrent dans une salle spacieuse où s'alignaient des lits nombreux, entourés de rideaux de lin. Un silence profond régnait: on n'entendait que de faibles soupirs ou des prières murmurées à voix basse. Debout, près de la porte, les chevaliers contemplaient ce spectacle, quand Baudouin dit: « Voilà Sybille! »

Elle s'avancait, en effet, entre les lits des malades, s'arrêtant pour leur dire quelques douces paroles, ou pour leur offrir les breuvages qu'elle avait préparés de ses mains. Son frère et son mari ne voyaient d'elle que sa taille, svelte et majestueuse encore sous une robe grise de l'étoffe la plus grossière; un voile blanc qui flottait autour d'elle cachait presque entièrement son visage. Ils s'avancèrent sans être aperçus d'elle, et la virent se mettre à genoux devant la couche d'une

(1) Hugues de Paganis, ou des Païens, fonda, en 1118, l'ordre du Temple, et saint Bernard donna une règle aux templiers vers 1129. « Allez, leur disait-il, allez, braves chevaliers! chassez, d'un cœur intrépide, les ennemis de la croix de Jésus-Christ, bien sûrs que ni la mort ni la vie, ne pourront vous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ. En tous périls, en toutes conjonctures, répétez ces paroles de l'apôtre: Vivants ou morts, nous sommes à Dieu! vainqueurs ou martyrs, vous êtes au Seigneur! »

(Œuvres de saint Bernard.)

pauvre femme, atteinte de la lèpre. Sybille, d'un air à la fois riant et affectueux, commença à lever les appareils des plaies et à les baigner légèrement d'une eau pure; mais en dépit de sa charité courageuse et fervente, il vint un moment où la nature succomba. A la vue de ces affreux ulcères, un frisson d'horreur, de dégoût, s'empara de la comtesse; mais sa volonté surmonta ces répugnances, le corps plia sous la loi de l'esprit. « Animée contre » elle-même d'une sainte colère, Sybille » prit dans sa bouche et avala une gorgée » de l'eau qu'elle venait d'employer, en » se disant : *Tu es ici pour servir Dieu » dans les pauvres, apprends ton métier, » dusses-tu en mourir!* » (1). Et elle continua à bander les plaies. A la vue de ce te abnégation héroïque, la misérable créature, objet d'un tel dévouement, se dressa sur sa couche, joignit les mains et s'écria :

« Noble dame, que faites-vous ? et c'est pour moi ! moi qui ne mériterais pas d'être mise au rang de vos esclaves !

— Priez pour une pécheresse, ma sœur, dit Sybille, et souvenez-vous que Jésus-Christ a dit : Bienheureux ceux qui souffrent ! »

En disant ces mots, elle ramena les couvertures autour des épaules de la pauvre femme, et s'éloigna à pas légers. Mais tout à coup elle se trouva en face de son frère et de son mari; et, pleine de confusion, les joues couvertes d'une ardente rougeur, elle demeura muette devant eux. Comme elle, Thierry restait ému, silencieux, un combat violent se livrait en son cœur; enfin, il prit la parole et dit d'une voix agitée :

« Sybille, dès ce moment vous êtes libre, je renonce à mes droits sur vous; obéissez à Dieu qui vous conduit si visiblement, et priez pour moi, pauvre pécheur. »

Baudouin serra la main de son frère, et

Sybille tomba à ses genoux, en s'écriant :

« Que Dieu vous bénisse, monsieur, et qu'il exauce les prières que je ne cesserai de lui adresser pour vous ! Dites à mes fils... »

Elle fut interrompue par ses larmes, et pour les cacher, elle baissa son voile devant son visage.

« Voilà le signal de la séparation, dit Thierry avec douleur. Sybille n'est plus mienne !

— Vous la donnez à Dieu ! répondit le roi. »

Thierry, dont le front mâle portait les traces d'une indicible émotion, plia le genou et porta à ses lèvres les bords flottants du voile de Sybille.

« Adieu, murmura-t-il, adieu pour toujours !

— Adieu jusque dans l'éternité ! » répondit la comtesse.

Peu de jours après, le comte de Flandre, accompagné d'une suite nombreuse, quitta Jérusalem. Au centre du cortège, marchaient deux prêtres, avec l'étole et le surplis, qui portaient dans un vase d'or une relique inestimable, dernier don du roi Baudouin à son noble beau-frère. C'était une goutte du sang de Jésus-Christ, recueillie par Joseph d'Arimathie, au moment où le corps déchiré du Sauveur fut détaché de l'instrument du supplice, et conservé avec un soin religieux par les fidèles de la Palestine, qui, de génération en génération, s'étaient légué ce précieux trésor. Thierry, pensif et silencieux, se retournait souvent pour saluer encore la ville sainte, dont les dômes étincelaient sous les rayons d'un soleil embrasé; debout sur les remparts, une femme voilée le suivait des yeux, et, les mains jointes sur sa poitrine, semblait avoir peine à contenir l'élan de son cœur. Enfin, la troupe des croisés fut prête à disparaître à un détour du chemin; Sybille, montée sur un crâneau, vit briller au loin les fers éblouissants des lances, elle aperçut la bannière

(1) Historique.

de Flandre, gironnée d'or et d'azur (1), dont le vent déroulait les plis, elle distinguait à travers la poussière la haute taille et les armes éincelantes de son époux. . puis tout s'effaça... La route redevint déserte, le vent apporta à son oreille les sons affaiblis des trompettes qui jouaient une marche guerrière, et tout retomba dans le silence.

« Maintenant, à Dieu et aux pauvres pour jamais ! » dit Sybille. Et elle redes-

cendit vers la ville qu'elle ne devait plus quitter.

Thierry, revenu en Flandre, déposa dans l'élégante chapelle de Saint-Basile, à Bruges, la relique qu'il avait rapportée de Syrie. Cette chapelle existe encore ; le *Saint Sang* y reçoit toujours les hommages des fidèles, et rappelle encore à la mémoire du peuple les vertus et la charité de Sybille d'Anjou (1).

M^{me} ÉVELINE RIBBECOURT.

LA VIERGE AUX RUINES.

I.

Le 27 juillet 1794 (8 thermidor an II, selon le calendrier d'alors), à quatre heures du matin, une charrette quittait à pas lents la ville d'Arras, conduite par un roulier et escortée par quatre gendarmes. Elle renfermait cinq prisonniers. Cette triste caravane, partie de la maison commune, se dirigeait sur Cambrai, où siégeait un tribunal révolutionnaire.

Ces prisonniers avaient été liés fortement de grosses cordes. L'un était un fermier du prince de Vaudemont, accusé d'avoir favorisé l'évasion d'un aristocrate ; car on appelait crime, alors, l'action de soustraire au bourreau une proie innocente. L'autre était un vénérable vieillard aux longs cheveux blancs, depuis longtemps curé d'un village aux environs d'Arras ; la révolution l'avait surpris enseignant la vertu et la paix à ses paroissiens. Il venait d'être dénoncé

et arrêté comme prêchant la révolte ! Les trois autres captifs étaient des sœurs hospitalières d'Arras, accusées d'aristocratie, elles qui avaient fait vœu d'humilité. Le vieux prêtre récitait à demi-voix le triste psaume du *Miserere*, et les sœurs répandaient les versets.

Le jour commençait à poindre. De légers nuages flottaient sans ordre dans l'air s'empourpraient des premiers feux du soleil, tandis que du côté de l'occident, encore dans la nuit, les étoiles semblaient ranimer leurs feux pour lutter avec la clarté naissante ; mais peu à peu elles pâ-

(1) Le lion de sable sur champ d'or qui forme aujourd'hui les armes de Flandre ne fut adopté que par Philippe, fils de Thierry, qui se croisa et mourut au siège de Ptolémaïs.

(1) La résolution de Sybille peut paraître inexplicable aujourd'hui : en ce temps-là, elle était vraiment providentielle et inspirée par Dieu. Les pauvres, les faibles, les malades, étaient alors si abandonnés, si oubliés, qu'il fallait bien que quelques femmes généreuses abdiquassent les devoirs et les joies d'une épouse et d'une mère, pour se consacrer à cette immense maternité, qui embrasse l'humanité tout entière. Ainsi fit Sybille, et son exemple fut fécond, car en peu d'années, quatre ordres d'hospitaliers et d'hospitalières furent fondés à Jérusalem pour le service des malades et des pèlerins.

lirent et semblèrent s'enfoncer dans l'azur du ciel. Les oiseaux hors de leur nid commençaient leurs chansons matinales, et annonçaient le réveil de la nature.

A ce magnifique spectacle, le dernier peut-être qu'ils dussent voir, les prisonniers devinrent silencieux, ils admirèrent la grandeur de la Divinité, et des larmes coulèrent à travers leurs paupières.

« Dieu, le créateur de ces merveilles, jette peut-être sur nous un regard compatissant, dit le vieux prêtre, élevons nos âmes vers lui ; » et d'une voix grave et solennelle il se mit à prier.

En ce moment, un des gendarmes cria au roulier de presser le pas, et les chevaux prirent, sous le fouet de leur maître, une allure assez décidée. Quatre heures après, ils arrivaient à Cambrai et se dirigeaient vers la prison de la ville.

Dès le matin, l'accusateur public, nommé Cambrière, dressait à la geôle la liste de ceux qu'il devait ce jour-là appeler au tribunal révolutionnaire. En cet instant, la charrette entra et deux porte-clefs commencèrent à en descendre le vieux prêtre, qui s'appelait Jacques Béranger, et le déposèrent dans un coin du préau. Ils détachaient déjà une des sœurs, lorsque le geôlier survint et s'écria :

« Mais, citoyen Cambrière, je n'ai plus de place pour loger ces aristocrates !

— Eh bien, ne t'en mets pas en peine, répondit l'accusateur public, je vais les envoyer tout droit au tribunal révolutionnaire, ils m'y trouveront. »

Et sur un signe, les porte-clefs abandonnèrent la voiture, qui fit volte-face et se rendit au lieu où Cambrière et Lebon tenaient leurs audiences : le vieux prêtre fut oublié dans la cour.

« Et celui-là ! dit un des geôliers ; le citoyen Cambrière n'aura pas son compte.

— Bah ! reprit un autre, se sera pour demain ; il en a assez aujourd'hui. »

Jacques Béranger fut enfermé dans un cachot avec vingt autres prisonniers, tan-

dis que le fermier et ses compagnes de voyage étaient conduits au tribunal, et une heure après, la même charrette les conduisait à la guillotine, dressée sur la place d'Armes.

Les sœurs montèrent sur l'échafaud : toutes trois s'agenouillèrent ; il se faisait un grand silence dans la foule. Quand elles eurent prié, l'une d'elles, Madeleine Fontaines se releva, et d'une voix haute et ferme :

« Chrétiens ! dit-elle, nous sommes les dernières victimes de la terreur, Dieu vous l'annonce par ma voix ; demain la persécution aura cessé, les échafauds seront détruits, et les autels du Seigneur se relèveront glorieux... » Elle allait continuer, lorsqu'un bruit sourd se fit entendre... elle se retourna.... c'était la tête de Jeanne Gérard, l'une de ses compagnes, qui venait de tomber dans le panier placé au bas de l'échafaud. Thérèse Simon la suivit ; après elle, la vénérable et sainte femme qui venait de faire cette prophétie ; puis le pauvre fermier offrit sa tête au couteau révolutionnaire.

II.

Le lendemain de la mort des sœurs hospitalières d'Arras, les prisonniers s'entretenaient de la prédiction de Madeleine Fontaine, qui était parvenue jusqu'à eux ; tous accueillaient ses paroles avec une foi naïve. Le vieux prêtre avait raconté plusieurs exemples de cette prévision de l'avenir au moment suprême de la mort, et son récit augmentait les espérances d'une liberté prochaine. La prédiction s'accomplissait déjà ; car il n'y eut pas d'exécution le lendemain ; les citoyens Cambrière et Lebon ne devaient pas siéger ce jour-là au tribunal révolutionnaire. Le surlendemain, ils allaient reprendre leurs terribles fonctions, lorsque arriva dans la nuit la nouvelle de l'événement du 9 thermidor, qui frappait Robespierre, anéantissait le pouvoir de ses séides et les menaçait de

cet échafaud sur lequel ils avaient fait périr tant de victimes. Les rues de Cambrai retentirent de cris d'allégresse, une partie du peuple se porta sur la place d'Armes et renversa cette guillotine rougie de tant de sang, tandis que l'autre courut à la prison de la commune, en enfonça les portes, délivra les prisonniers et les porta en triomphe. Quelle joie pour ces malheureux qui se croyaient voués à la mort et voyaient s'ouvrir devant eux les portes de la liberté ! Chacun parmi la foule retrouvait un parent, un ami, un frère, une épouse ; c'étaient des embrassements, des rires et des larmes. Jacques Béranger, le bon prêtre, bien qu'il fût des derniers à quitter la prison de Cambrai, avait cependant hâte de retourner à Arras, où étaient restées deux jeunes filles, ses nièces, Jeanne et Marguerite. Aussi prit-il d'un pas pressé le chemin de sa modeste demeure. Il marchait en remerciant Dieu de sa bonté infinie, lorsqu'il vit une voiture dont le conducteur faisait boire les chevaux à une fontaine, non loin du chemin.

« Tiens ! c'est vous, monsieur Béranger ? vous voilà libre ? lui dit le charretier en l'apercevant son bâton à la main. Eh bien ! j'en suis content.

— Merci, mon ami. Tu le vois, la prédiction de sœur Madeleine s'est accomplie, l'échafaud est renversé, les prisonniers courent les champs.

— Voulez-vous profiter de ma charrette ? C'est celle qui vous a amené ; mais faut pas m'en vouloir, voyez-vous ; il n'y avait pas moyen de refuser si l'on tenait à sa tête. Voyons, monsieur le curé, montez à côté de moi ; le chemin est long, le soleil est brûlant et la route poussiéreuse.

— J'accepte, mon ami ; ta voiture, qui me menait il y a deux jours à la mort, me ramène auprès de ma famille, et j'ai hâte d'y arriver. »

Quand ils entrèrent dans la ville d'Arras, la nuit était venue ; le charretier, pour toute récompense, demanda au bon prêtre

son pardon et sa bénédiction : le vieillard l'embrassa et se dirigea d'un pas léger vers la demeure où lui et ses nièces s'étaient tenus cachés pendant la terreur.

III.

Dans une pauvre chambre, sous le toit, étaient assises deux jeunes filles travaillant. Une lampe de terre éclairait cette demeure enfumée qui n'avait d'autres meubles qu'un lit vermoulu, une table et deux ou trois chaises. Au-dessus du lit, un tableau représentant la Vierge et l'enfant Jésus était suspendu au mur ; un rayon de la lampe venait expirer sur cette image, qui au tremblotement de la flamme semblait vivante et animée. Les deux jeunes filles cousaient en silence. Jeanne, l'aînée, la tête baissée, laissait quelques larmes tomber sur ses mains blanches et maigres. Marguerite, la plus jeune la regardait à la dérobée et semblait faire effort pour retenir sa douleur ; enfin, ne pouvant plus la contenir, elle laissa sortir de sa poitrine un long gémissement. Jeanne ayant levé les yeux sur sa sœur, lui dit en la contemplant avec tendresse :

« Marguerite, tu sais le précepte de notre bon oncle : Dieu est le maître, ce qu'il fait est bien fait. »

Puis elle se tut, et toutes deux continuèrent à travailler. « Pauvre oncle ! reprit Marguerite, où est-il, maintenant ? peut-être est-il mort.

— Oh ! ne dis pas cela, reprit Jeanne, cette pensée me fait peur ; et pourtant, dans la détresse où nous sommes, ne vaudrait-il pas mieux qu'il fût au ciel ? Dieu aurait été clément envers lui.

— Jeanne, reprit Marguerite, Dieu a déjà eu pitié de nous, puisqu'il nous a envoyé du travail, alors que tant de pauvres en manquent : au moins, nous aurons du pain... et combien n'en ont pas ! Oh ! Dieu est bon.

— Oui, Dieu est bon, puisqu'il nous a laissées ensemble. »

A ces paroles les deux jeunes filles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

Puis elles se remirent au travail, et Marguerite raconta à Jeanne un rêve qu'elle avait eu la veille.



« Hier, ma sœur, la sainte vierge Marie, qui est là, sur ce tableau, m'apparut pendant mon sommeil; elle n'était plus agenouillée au milieu de ces ruines, devant ce beau Jésus endor-

mi; elle était debout et portait son enfant éveillé. Elle me souriait de sa bouche divine, et le petit Jésus me tendait les bras. Puis elle parut sortir de son cadre et s'approcher de moi. Elle toucha de sa main mes vêtements et les tiens; alors, de pauvres qu'ils étaient, ils devinrent riches. Au lieu de cette chambre obscure, tout s'illumina d'une lumière éclatante, et nous nous trouvâmes dans une belle église: un prêtre était à l'autel; il se retourna vers les assistants pour les saluer de ces doux mots: « Que le Seigneur soit avec vous! » Quelle fut ma joie!... c'était mon oncle! je voulus m'élancer vers lui... mais, hélas! je m'éveillai, et cette chère vision s'effaça devant la triste réalité. »

En ce moment on frappa à la porte. Les deux sœurs effrayées tressaillirent en se serrant l'une contre l'autre; elles s'interrogeaient du regard sur ce qu'il leur fallait faire, lorsqu'un second coup plus fort vint augmenter leur perplexité; mais une voix du dehors s'écria :

« Jeanne, Marguerite, c'est moi, ouvrez donc? » A cette voix bien connue, Marguerite s'élança pour ouvrir la porte, et reçut dans ses bras son bon oncle, le vénérable Jacques Béranger.

Jeanne était restée assise, incapable d'aucun mouvement; elle regardait d'un air effaré ce bon vieillard, qu'elle croyait mort ou du moins au fond d'un cachot.

« Eh bien! qu'as-tu, ma Jeanne? lui dit-il en lui prenant les mains; ne me reconnais-tu pas? c'est moi, c'est ton oncle. »

A cette voix, le sentiment revint à la jeune fille, un long sanglot sortit de sa poitrine, et elle s'élança au cou du vieillard sans pouvoir proférer une parole.

« Est-ce bien possible! disait Marguerite, vous nous êtes rendu! pour toujours, n'est-ce pas?... Oh! il n'y a plus de malheurs possibles... vous êtes là! »

Alors le vieillard leur raconta ce qui était arrivé et comment il avait été rendu à la liberté. Après cela Marguerite et Jeanne ouvrirent cette pauvre chambre de leur oncle qu'elles avaient tenue fermée pendant sa courte absence, et il y entra en bénissant le Seigneur de toute son âme, car il croyait lui avoir dit un éternel adieu.

Ce miraculeux événement augmenta la vénération des deux jeunes filles pour la sainte image de la Vierge. Depuis deux cents ans elle avait appartenu à leur famille, et aujourd'hui que cette Vierge venait de montrer sa puissance d'une façon si éclatante, elle devenait une relique plus précieuse encore.

« Crois-moi, Jeanne, dit la jeune Marguerite, c'est cette Sainte Vierge qui veille sur nous et nous protège.

— Comme elle est belle! reprit Jeanne, sa figure respire une angélique bonté. avec quel doux regard elle contemple son enfant en l'ormi! Notre pauvre mère avait pour elle une grande dévotion. Toutes petites que nous étions, elle nous agenouillait devant cette image et nous faisait réciter nos prières.

— Eh bien, ma sœur, faisons comme lorsque nous étions toutes petites. » Et les deux sœurs se mirent à genoux devant le tableau, pour remercier la Vierge de leur avoir rendu leur bon oncle.

IV.

Deux années s'écoulèrent au milieu d'un travail assidu ; il paraissait léger aux jeunes filles, car ce travail nourrissait celui qui les avait recueillies orphelines. Cependant cette quiétude devait être troublée, car Dieu envoie des épreuves pénibles à ses plus fidèles serviteurs. Le marchand pour lequel travaillaient Jeanne et Marguerite fit de mauvaises affaires, et s'enfuit emportant une assez forte somme qu'il leur devait pour des travaux terminés, et, par ce départ, le travail leur manquant tout à coup, elles se trouvèrent sans pain. Il leur fallut se résigner à vendre peu à peu leurs hardes, afin que jusqu'au dernier moment le bon Jacques Béranger ignorât l'affreuse position dans laquelle ils se trouvaient.

La Noël arriva, c'est-à-dire le 4 nivôse an IV. Le propriétaire des deux chambres que l'oncle et ses nièces occupaient vint chercher le loyer du semestre. Hélas ! il n'y avait rien pour le payer. C'était un homme dur, il se fâcha ; et Jacques Béranger apprit pour la première fois le dénûment de la petite famille. Jeanne et Marguerite supplièrent vainement le maître de la maison en lui exposant leur misère.

« Que voulez-vous ? répondit-il ; je ne puis me payer de belles paroles, le gouvernement ne s'en contente pas pour l'impôt ; cherchez un autre asile. Vos meubles resteront, c'est à peine s'ils suffiront pour me payer.

— Oh ! monsieur, dit Jeanne, tout vous appartient ici. Mais je vous le demande en grâce, laissez-nous ce tableau, c'est un héritage de famille, nous lui portons, ma sœur et moi, une dévotion toute particulière.

— Ici tout est à moi, le tableau comme le reste, ou bien, trouvez de l'argent ! »

Jacques Béranger restait muet d'étonnement. A peine put-il articuler une parole en faveur de la demande de ses nièces.

Le soir même survint un huissier qui leur fit commandement d'avoir à payer dans les vingt-quatre heures.

Pauvres enfants, elles se couchèrent bien tristes. Toute la nuit, à travers la mince cloison qui les séparait du vieillard elles l'entendirent gémir et soupirer. Enfin Marguerite cédant à ce besoin impérieux de sommeil qui domine la jeunesse, s'endormit. Jeanne restait éveillée et regardait sans voir, lorsque, tout à coup, elle aperçut l'image de la Vierge, resplendissante de lumière... c'était la lune qui, glissant à travers les nuages, jetait dans la chambre sa pâle lueur, et Jeanne crut voir dans cet accident naturel une heureuse prédiction.

Le lendemain l'huissier revint ; il saisit tous les meubles, au nom du propriétaire, et quelques jours après une affiche collée à la porte annonçait qu'un pauvre mobilier serait vendu sur la place publique. A midi, on enleva tout ; les deux jeunes filles et le vieillard restèrent ensemble. Jeanne et Marguerite pleuraient en silence. Le bon prêtre, appuyé contre le mur, car il n'avait même pas une chaise pour s'asseoir, était morne et abattu. L'huissier rentra, fit une recherche minutieuse, et leur dit d'une voix émue :

« Pardonnez-moi d'ajouter encore à votre douleur, mais j'exerce un devoir rigoureux... il faut que j'emporte la clef de cette chambre. »

Il n'osait pas leur dire de s'en aller... Jacques Béranger comprit, et prenant ses nièces par la main il sortit, en jetant un dernier regard sur ce paradis terrestre qui l'avait abrité lui et les siens pendant les orages de la révolution. Une pauvre voisine était sur le pas de sa porte ouverte ; sans mot dire elle leur montra sa chambre, ce qui signifiait :

« Voilà tout ce que j'ai, partageons. »

Les deux sœurs entrèrent en pleurant.

« Vous le voyez, mes enfants, leur dit le bon prêtre, Dieu ne nous abandonne pas tout à fait... Du courage ! »

Sur la place on vendait le mobilier; déjà les lits, la table, les chaises étaient adjugés; le tableau seul restait. Jacques Béranger s'approcha et le contempla une dernière fois d'un œil humide.

« Voyons, dit le crieur, combien le tableau ? »

— Un petit écu, dit un marchand.

— A un petit écu la sainte Vierge ! vociféra le crieur. Ce n'est pas cher ; on a l'enfant par dessus le marché. »

Jacques Béranger allait s'enfuir pour ne plus entendre ces impies profanations, lorsqu'une voix partie de la foule cria :

« Cent livres ! »

Le prêtre s'arrêta : avec cent livres le propriétaire était payé et bien au delà. Il eût volontiers embrassé ce protecteur inconnu.

« Deux cents livres ! dit une autre voix. »

Un murmure circula parmi la foule. Dans ces temps de révolution, alors que la religion du Christ était proscrite, c'était presque un crime d'acheter un tableau de sainteté. Cependant un étranger se fit jour à travers la foule, et jetant autour de lui un regard dédaigneux, il cria :

« Cinq cents livres ! »

— Huit cents ! dit un brocanteur.

— Mille ! répliqua l'étranger.

— Qu'est-ce donc, monsieur ? demandèrent à Jacques deux officiers qui passaient.

— C'est mon mobilier que l'on vend, messieurs, répondit humblement le vieillard : voilà un tableau qui va déjà à mille livres. C'est une richesse que je ne me soupçonnais pas.

— Oh ! voyons cela, dit le plus âgé des deux officiers, après avoir considéré le vieillard avec émotion.

— Dix mille livres ! » cria-t-il avant d'avoir percé la foule. Ce cri lui fit ouvrir une large place, et bientôt il se trouva au premier rang, en extase devant la toile.

L'étranger, surpris, ajouta à son tour :

« Quinze mille ! »

Mais l'officier mita de nouveau.

« Soixante mille livres ! »

Le murmure augmenta dans la foule, et de sourdes menaces s'adressèrent à l'enchérisseur.

« Respect au génie ! s'écria l'officier. Ceci est l'œuvre du plus grand peintre des temps anciens, de Raphaël Sanzio. Je l'offrirai au gouvernement français comme une riche conquête. »

Cet homme était un des plus braves généraux de la république.

Jugez de la joie de la pauvre famille ! Jacques Béranger plaça sûrement ses fonds avec hypothèque, et loua à la campagne une petite maison, que ses nièces et lui allèrent habiter, ainsi que la bonne voisine qui les avait recueillis ; puis, quelques années après, Napoléon ayant relevé les autels du Christ, Jacques Béranger fut nommé à l'une des principales cures d'Arras ; ses nièces se marièrent et devinrent de bonnes femmes de ménage, qui partagèrent leurs soins et leur tendresse entre leur vieil oncle et leur jeune famille.

Aujourd'hui, le tableau de la Vierge aux ruines se trouve dans le musée du Louvre.

RÉNÉ DE SAINT-LOUIS.

L'AVARICE ET L'ENVIE.

CONTE.

L'Avarice et l'Envie, à la marche incertaine ,
Un jour s'en allaient par la plaine
Chez un méchant ou chez un fou,
Chez vous ou chez quelque autre, ou chez moi-même... en somme,
Elles allaient je ne sais où,
Comme le héron du *bonhomme* (1).
Bien que sœurs, ces monstres hideux
Ne s'aiment pas... ainsi tout le long de la route,
Sans se parler ils cheminaient tous deux.
L'Avarice, le dos en voûte,
Examinait ce coffret hasardeux
Pour qui sans cesse elle redoute ;
L'Envie aussi l'examinait, sans doute,
Comptant tous les écus dans son coffre entassés...
Chemin faisant, dame Avarice
Se répétait, pour son supplice :
« Je n'en ai point encore assez. »
De son côté, l'Envie au regard louche,
Lorgnant cet or, objet de tous ses soins,
Disait en se tordant la bouche ;
« Elle en a trop, car j'en ai moins. »
Chacune à sa façon méditait sur son coffre.
Soudain, Désir à leurs yeux s'offre ;
Désir, ce dieu puissant, qui seul peut exaucer
Tous les souhaits qu'on lui veut adresser.
Désir dit aux deux sœurs : « Mesdames,
» Je suis galant, vous êtes femmes,
« Choisissez donc tout ce qu'il vous plaira,
» Trésors, honneurs, et *cætera*,
» Sur tout, expliquons-nous sans trouble :
» La première qui parlera
» Aura tout ce qu'elle voudra,
» La seconde en aura le double. »

(1) La Fontaine.

Vous jugez dans quel embarras
Ce discours mit nos deux larronnes :
Avides, envieux, que faire en pareil cas ?
Chacune des deux sœurs, en murmurant tout bas :
« Que me font, ô Désir, tes trésors, tes couronnes ?
» Que m'importent ces biens que m'accorde ta loi ?

» Une autre en aura plus que moi. »

Et chacune, à ce mot funeste,

D'hésiter sans savoir pourquoi.

Le Désir, dieu léger et leste,

Les donne au diable, jure, peste,

Et s'indigne de rester coi.

L'Envie, enfin, toujours implacable et cruelle,

Regarde sa sœur en grondant,

Puis tout à coup se décidant :

« Que l'on m'arrache un œil ! » dit-elle.

VICTOR HUGO.

REVUE DES THÉÂTRES.

La Belle aux cheveux d'or, féerie en quatre actes et en dix-huit tableaux, par MM. Cogniard frères.

La plate-forme d'un palais gothique. Un escalier spacieux descend aux jardins.

Il y avait une fois, dans un pays qui ne se trouve sur aucune carte, une jeune princesse nommée Rosalinde, *la Belle aux cheveux d'or*. Le jour du dix-septième anniversaire de sa naissance, l'oncle de la princesse, qui comme régent gouvernait le royaume, fit publier, du haut du grand escalier du palais, ces mots à son de trompe :

« Si quelque chevalier de haute lignée aspire à la main de *la Belle aux cheveux d'or*, qu'il ait à se présenter pour entendre les conditions imposées à tout prétendant... Une fois... deux fois... trois fois... »

Personne ne se présente... le régent

est enchanté ; il gardera la couronne, ne devant la déposer qu'aux mains de l'époux de sa nièce. Le premier ministre, Sombre-Accueil, qui n'est autre que Zanetti, mauvais génie dégradé pour avoir déplu à Walla, sa souveraine, la méchante *fée du Désert*, est aussi enchanté ; il aime la princesse, et si elle ne peut être à lui, au moins elle ne sera pas à un autre. Mais comme tous deux se réjouissaient, on voit accourir un beau chevalier. Il dit se nommer Avenant, être le fils du roi *des mines d'or*. On lui lit le programme des conditions du mariage. « La première, c'est de purger le pays du géant Galifron, haut comme une tour, fort comme une armée, et dont les dents d'acier croquent un homme comme un singe croque une noisette. — La seconde, c'est d'aller à vingt lieues puiser un flacon de l'eau de

beauté et de l'apporter à la princesse ; cette eau est au fond d'une grotte défendue par des monstres hideux qui jettent feu et flamme. — La troisième, il faut offrir à la princesse un manteau royal où brilleront trois rayons de soleil... » Le prince, qui a accepté les premières conditions, hésite à celle-ci... car elle peut le mener loin. Enfin, son amour pour la princesse l'emporte... il accepte... *La Belle aux cheveux d'or* détache son écharpe, la passe au cou du prince, et il s'éloigne après avoir promis de vaincre ou de mourir.

Un intérieur rustique.

La fée du Désert ayant appris que Mirza, la fée des Roseaux, sa rivale en puissance, doit traverser les airs sous la forme d'une corneille, et sachant que dans ses travestissements elle n'est plus immortelle, a donné l'ordre à un de ses serviteurs de se transformer en aigle, de prendre la corneille dans ses serres et de la lui amener mourante. Elle vient l'attendre sous les traits, sous les vêtements, et dans la demeure d'une vieille femme, la mère Coqueluche. Jugez de l'étonnement de cette paysanne, lorsqu'en entrant dans sa chaumière, elle se voit entrer par une autre porte. « Par ma patronne ! s'écrie-t-elle, voilà une vieille que je prendrais volontiers pour moi-même... Qui êtes-vous, ma bonne?... » demande-t-elle à la fée. Mais celle-ci se redressant, lui crie : « Silence, vieille ! Tu me gênes, va-t'en ! » La vraie mère Coqueluche disparaît sous la terre, et la fée du Désert sort pour guetter sa rivale.

Cocoli, l'écuyer du prince Avenant, avait, ainsi que son maître, passé la nuit dans cette chaumière. Cocoli, à force de galoper derrière le prince, a crevé un mulet avec lequel il a été élevé, son pauvre Têtu ; il lui est apparu en songe, sur un nuage ; il avait une couronne de roses sur la tête et lui a dit : « Cocoli, nous nous rever-

rons dans un monde meilleur ! » Ce rêve horrible, ajoute le naïf écuyer, m'a fait dormir quatorze heures de suite. » En ce moment une voix du dehors crie : « Victoire ! » et le prince arrive son arc à la main. « Un aigle, dit-il, poursuivait une corneille dans les airs, j'ai tiré une flèche sur le roi des oiseaux, et il est tombé mort à mes pieds... mais, ô prodige ! la corneille, voltigeant au-dessus de ma tête, m'a dit d'une voix douce : « Merci, prince Avenant, tu m'as sauvé la vie, je ne l'oublierai pas. » Je ne vois guère, continue le prince, quel service peut me rendre une corneille ? — A moins, reprend Cocoli, qu'elle ne vous abatte des noix quand vous avez envie d'en manger... » La fée du Désert, toujours sous l'apparence de la mère Coqueluche, entre violemment dans la chaumière. « Malheur sur toi qui as tué l'aigle, mon serviteur, s'écrie-t-elle ; prince Avenant, malheur sur toi ! » Cocoli riait aux éclats et allait traiter la vieille d'importance, lorsqu'elle disparaît sous terre, et, en même temps, la vraie mère Coqueluche reparait à la place où elle s'était abîmée. Elle ne comprend rien à ce que lui dit Cocoli au sujet de son aigle, elle qui n'a jamais eu qu'un caniche. « Je te pardonne, lui dit le prince, à condition que tu me diras la route qui conduit à l'habitation du géant. » La vieille la lui indique avec effroi, et le prince part, suivi de son écuyer.

Un paysage. A gauche, l'entrée de la maison de Galifron.

Arrivés devant la porte, qui ressemble plutôt à un arc de triomphe, Cocoli tire la sonnette... elle rend un son formidable. Le fils du géant paraît... C'est Nini : il a cinq ans, six pieds de haut, porte un bourrelet, et la trompette avec laquelle il joue, est un énorme cor de chasse. Le prince lui remet son gant en signe de provocation, Nini va le porter à son père. Mais Cocoli commence à trembler pour son maître.

« Si vous reculiez ? lui dit-il. — Et les serments que j'ai faits à la dame de mes pensées ? répond le prince avec dignité. — Peuh !... reprend Cocoli, les serments... c'est bien usé ! — Écoute mes volontés dernières. — Quelle situation dramatique ! dit le fidèle écuyer. — Tu remettras à Rosalinde cet anneau orné d'une topaze brûlée. — Je vous le promets, si, selon toute probabilité, vous êtes mangé par le géant. — Je ne peux pas dire à ma dame de venir pleurer sur ma tombe, reprend le prince... ce serait difficile... » On entend des fanfares, un géant colossal vient tomber aux pieds du prince, qui essaie vainement de le ramasser. Le géant paraît... d'un geste menaçant il fait signe au prince de le suivre... et tous deux s'éloignent.

Cocoli, qui se croit obligé, quand il sera de retour dans le royaume des *mines d'or*, de rendre compte au roi du massacre de son jeune maître, monte sur une chaise et regarde le combat ; mais voyant l'énorme cimenterre du géant levé sur le prince, il se cache la figure dans ses mains. (Une corneille traverse le théâtre.) « Ça doit être fini, dit-il relevant timidement la tête. Non, non ! s'écrie-t-il avec joie : petit prince vit encore ! il a paré le coup ; une corneille voltige au-dessus de la tête du géant, elle lui déchire le visage, elle lui crève les yeux, le prince frappe toujours, le géant tombe... nous sommes vainqueurs !... Il est bien tué, n'est-ce pas ? demande-t-il au prince qui entre traînant le cimenterre du géant. — Je lui ai tranché la tête. — Alors toutes mes craintes se dissipent. — Mon courage seul n'eût pas suffi, dit Avenant ; mais un bon génie veillait sur moi. — Ah ! oui, la corneille !... Tiens, la voilà ! » (La corneille paraît sur un buisson et se transforme en une jolie fée.) « Prince Avenant, lui dit-elle, tu vas être exposé à de nouveaux dangers, je veux te venir en aide. » Elle frappe la terre... Une foule de petits forgerons paraissent armés de marteaux ; les uns amènent une en-

clume, les autres une forge ; celui-ci va arracher avec des tenailles une des dents incisives du géant, dont ses camarades font une épée ; puis avec sa baguette, la fée frappe l'enclume qui devient un char, dans lequel elle s'éloigne, traînée par les petits forgerons. « Ne perdons pas la tête, dit Cocoli. — Non, répond le prince ; allons la déposer aux pieds de la belle aux cheveux d'or. »

Les bords d'un lac. On voit l'entrée d'une grotte d'un aspect sinistre. — Il fait nuit.

Walla entre ; elle appelle Arcam, Mac-Frega... Les sorcières paraissent. « N'oubliez pas, leur dit-elle, que vous seriez livrées aux plus affreux supplices, si un mortel parvenait à dérober une seule goutte de l'eau de beauté réservée aux divinités seules. » Les sorcières promettent d'exciter contre le prince tous les monstres qui sont sous leurs ordres. Walla et les sorcières s'éloignent.

Le prince s'avance dans une barque, des démons veulent croiser le fer avec lui, l'épée enchantée les disperse ; Phégor, le démon de la nuit, plane dans les airs et vient fondre sur Avenant, l'arme magique le fait fuir comme les autres. Le serpent de feu sort de la grotte et rampe vers le prince ; à la vue de l'épée, il se tord, s'enfuit... et la barque entre sans obstacle.

Arrivé au fond de la grotte, Avenant appelle la nymphe de ces lieux et lui demande sa protection. La nymphe paraît, assise dans une coquille, entourée de naïades. Une d'elles vient prendre le flacon que le prince Avenant tient à la main et l'emplit de l'eau de beauté. « Reçois cette eau pour prix de ton courage, dit la nymphe en lui remettant le flacon ; mais tu as sauvé les jours de Mirza, ma sœur chérie, et je veux faire pour toi plus encore. Je sais que la troisième épreuve exige que tu parviennes jusqu'aux régions célestes... j'ordonne qu'une trombe d'eau te soulève et te fasse toucher aux astres. A moi, dauphins ! gé-

nies des plaines liquides!... Obéissez à votre reine!... » Elle étend sa baguette de corail... aussitôt la barque du prince se transforme en une coquille de nacre, des dauphins apparaissent, et faisant jaillir l'eau de leurs narines, forment une trombe qui enlève le prince dans les airs : des nymphes, sur des animaux aquatiques, des dauphins, des cygnes, sortent des eaux pour assister à ce spectacle.

Au fond, des volcans, des minéraux, des arbres et des plantes d'une nature étrange. Des ananas et des tournesols immenses s'élancent des bords d'un torrent qui roule des eaux d'or. A gauche la maison du docteur Ignis, construite de minéraux brillants. Devant cette maison est un banc sur lequel Avenant est évanoui.

Le docteur, sa fille Incandescente et les habitants du pays entourent le prince. « Oui, enfants du soleil, dit Ignis, la terre est habitée, l'espèce d'animal que vous voyez a été déposé sur ces rives par la dernière trombe d'eau qu'a pompée notre astre. Grâce à mes connaissances physiques, j'ai établi autour de lui une température éthérée qui lui permet de vivre à trente-quatre millions cinq cent mille lieues de sa terre natale. — Sapristi, qu'il fait chaud ! dit le prince en s'éveillant, ouvrez les fenêtres ! Êtres bizarres qui m'entourez, ne pourriez-vous me procurer un peu d'air ? » Les jeunes filles l'éventent. « Pourriez-vous me dire quelle est cette chaude province ? — Le soleil, répond le docteur. — Je suis dans le soleil ! s'écrie le prince, et je ne suis pas rôti, consumé, carbonisé ! — Grâce à moi, répond le docteur. — Ah ! votre nom, que je le grave sur mes tablettes ! — Je suis le docteur Ignis, premier médecin ordinaire du grand Phébus XIV, notre roi. Heureusement pour vous, nous sommes au plein cœur de l'hiver, et le thermomètre ne marque que douze cents degrés aujourd'hui... nous grelotons. — Frileux !... Quant à moi, je ne vous cache pas que je bous. — Je compte vous présenter au

grand Phébus XIV. — Sur terre, le soleil passe pour être bienfaisant, et j'ai une demande fort risquée à lui faire. — Vous pouvez la risquer ; mais, dès qu'il paraîtra il faudra lui tourner le dos. — Une posture aussi inconvenante ! — Il est défendu de regarder le soleil en face. — C'est vrai, je l'avais oublié. — Je jouis de ce droit glorieux, ajoute le docteur ; sa majesté m'a fait l'honneur de me décorer de l'ordre des lunettes bleues. Vous êtes arrivé pour la fête qui se prépare, ajoute le docteur. Selon les lois immuables des puissances célestes, la lune doit se rencontrer officiellement avec son mari, et l'embrasser en présence de tous les astres. — Comment cela ?... — Phébus et la lune, répond Incandescente, faisaient très-mauvais ménage, ils se sont séparés de disques, de corps et de biens... c'est depuis cette époque que l'un se couche quand l'autre se lève. — Cependant, vous dites qu'ils vont s'embrasser, reprend le prince. — Affaire de décorum. Le tribunal céleste de première instance a exigé cette formalité pénible, qui, du reste, ne se renouvelle qu'une ou deux fois l'an, et alors la lune se montre très-méchante envers son mari... elle lui fait perdre pour un moment cet éclat dont il est si fier... elle se donne le plaisir de l'éclipser. — Voilà donc d'où viennent les éclipses ? dit le prince étonné. Belle Incandescente, ajoutez-t-il, j'ai soif, je brûle... si vous aviez quelques fruits. — C'est facile... voici un pommier. (Elle va lui cueillir une pomme.) — Oh oui ! qu'elle soit grise ou du Canada, je la croquerai avec passion. — Tenez ! — Des pommes cuites ! s'écrie le prince. — Je vous les offre telles que l'arbre les produit. — Elles viennent toutes cuites ? — Sans doute, comme les autres fruits. — Mais alors vos poules, si vous en avez, doivent pondre des œufs durs. — Est-ce que cela peut être autrement ? — Ils ignorent l'œuf à la coque ! se dit à part lui le prince... Mais ce n'est pas un pays,

c'est un four ! s'écrie-t-il. — Silence ! lui dit Incandescente. Voici le roi, retour-nous-nous ! »

Le roi arrive précédé d'un peloton de soldats qui reste au fond ; tous les personnages lui tournent le dos, excepté le docteur et le Méridien. « Sujets et sojettes rayons, mâles et femelles, dit Phébus, c'est aujourd'hui la fête de l'éclipse, jour où je subis la déplorable corvée d'embrasser ma femme aux yeux de l'univers céleste. J'étais autrefois un excellent mari ; mais la lune, mes enfants, est devenue jalouse, elle n'a pas voulu comprendre que d'être en représentation continuelle, ce serait à périr d'un ennui immortel, si je n'avais la consolation de me dissimuler quelquefois derrière un nuage... avec une comète ou une étoile... Mais, quoi de nouveau, Méridien ? lui demande le roi. — Sire, il n'y a rien de nouveau dans le soleil. — Que me disait donc le docteur, qu'un insecte de la terre... — Sire, le voici ! répond Iguis en poussant le prince. — Avance ! dit le roi. — Recule ! dit le docteur. — Permettez, reprend le prince, ces deux commandements se contrarient. — Eh bien ! avance en reculant ! (Il recule dans la direction du roi) — Suis-je près de vous, ô grand Phébus ? — Tu es très-bien. Mais ce n'est pas un insecte, dit le roi au docteur, c'est une créature, il parle la langue du soleil. Parle, jeune étranger. (Le prince salue en lui tournant le dos.) Quelle idée se fait-on de moi sur ton petit globe ? — Sire, je n'ose. — Parle avec franchise, ou je t'asphyxie d'un regard. — Eh bien, Sire, on prétend que vous avez des taches. — Mais c'est fort impertinent. — Ce n'est pas moi, Sire, ce sont des astronomes, des fous. — Je te charge de démentir ces bruits, et si l'on continue à mal parler de moi sur la terre, j'en détourne mes rayons. Quel motif t'amène ? — Je crains d'être indiscret. — Je t'y autorise. — Sire, quel espoir vous faites luire à mes yeux ! — Je luis pour tout le monde. » Le prince demande

ses trois rayons de soleil. Phébus, pour ne pas appauvrir le trésor public, les prend sur ses rayons secrets. Méridien les remet au prince dans un étui d'or. Il ne s'agit plus pour Avenant que de retourner sur la terre... mais comment ? Voilà l'embaras. Phébus se rappelle qu'il a, dans une aspiration trop forte, pompé une foule de grenouilles dont il veut se débarrasser en les renvoyant sous forme de pluie. Le prince accepte de partir avec cette caravane. « Midi va sonner... midi sonne ! » dit le Méridien. On entend douze coups de tam-tam... le docteur annonce la Lune. On aperçoit son disque. La Lune paraît, suivie de quatre étoiles. « Madame, lui dit son époux, je vais vous donner l'accolade conjugale... tâchons de bien faire les choses, et n'oublions pas que du haut du firmament, cinq cents millions d'étoiles nous contemplant ! » La Lune s'approche du Soleil, elle penche sa tête devant le visage de Phébus, qui se trouve masqué. L'obscurité devient profonde, la comète et les étoiles paraissent dans les airs. On voit entrer une foule de grenouilles qui se mettent à sauter autour du prince. « Voilà mes compagnons de voyage, dit-il. L'éclipse devient complète... éclipsions-nous ! » Il s'abîme avec les grenouilles.

Une chambre du palais de la Belle aux cheveux d'or.

L'oncle de la princesse et Sombre-Accueil se réjouissent, le prince n'a pas reparu. « Il avait bien commencé en tuant le géant, dit Sombre-Accueil ; mais devant les monstres du lac, que vouliez-vous qu'il fit ?... — Qu'il mourût ! répond l'oncle. — Il est mort !... le pouvoir vous reste ! — Et je reste au pouvoir ! » On annonce l'écuyer du prince. Rosalinde vient le recevoir. Cocoli entre tout de noir habillé. « Mon maître, dit-il à la princesse, après avoir pourfendu le géant, avait pénétré dans la grotte des fées ; au milieu de ces horribles serpents, il risquait une mort

sûre... il n'en est pas sorti ! Avant d'aller raconter cette fâcheuse nouvelle au roi des *Mines d'or*, j'avais un dernier devoir à remplir... « Prends cette topaze brûlée, m'a dit mon prince, et si je succombe, porte-la à la dame de mes pensées. » Il a succombé !... voici la topaze brûlée. » Cocoli présente la bague à la princesse. « Merci, cher Avenant, d'avoir pensé à moi, dit-elle ; je jure sur cette bague de ne jamais me marier. »

On entend une musique guerrière... c'est le prince Avenant qui s'avance, suivi de quatre pages, dont l'un porte un flacon, l'autre un étui d'or, les deux autres ne portent rien. Il vient tomber aux genoux de Rosalinde ; puis se tournant vers l'oncle, qui essaie de faire bonne contenance : « Vous m'avez dit : Pour posséder la *Belle aux cheveux d'or*, il faut m'apporter la tête du géant Galifron. » Cette tête est déposée sous le vestibule de votre palais. Vous m'avez dit : « Il faut aller puiser à la grotte des fées l'eau de beauté qu'aucun mortel n'a pu posséder encore. » Voici un flacon de cette eau merveilleuse. Enfin, vous avez ajouté : « Il faut orner le manteau de la princesse de trois rayons de soleil. » Les trois rayons demandés sont enfermés dans cet étui d'or. »

Vous croyez peut-être, mesdemoiselles, qu'il ne s'agit plus que de voir passer en triomphe le prince Avenant, donnant la main à la princesse Rosalinde et la conduisant sur un trône pour assister aux danses, aux jeux qui se donnent en l'honneur de leur mariage, auquel vient assister la bonne Mirza, la *fée des Roseaux* ? Eh bien, non ! Walla, la *fée du Désert*, a rendu sa faveur au mauvais génie ; Zanetti, tous deux réunissent leurs pouvoirs magiques, Walla, pour épouser le prince Avenant, qu'elle aime à cause de son courage, et Zanetti pour épouser la princesse, qu'il aime toujours. Les jeunes gens sont séparés, on

emploie sur eux toutes les séductions, ils résistent à toutes, et parviennent à se réunir... mais le prince perd son arme enchantée, il va succomber sous le fer de Zanetti... Mirza paraît... ils sont sauvés !

Cependant l'oncle de la princesse s'est emparé de la couronne ; de plus, il a détrôné le roi des *Mines d'or*... Comment feront les protégés de la bonne fée pour reconquérir leurs royaumes ? Mirza les conduit chez M. le Vent et chez madame la Pluie, elle leur demande leur assistance. Ils l'accordent. Aussitôt le prince envoie un héraut d'armes dire à l'usurpateur qu'il ait à restituer les deux royaumes, sinon il se présentera seul et taillera l'armée en pièces. L'usurpateur rit beaucoup de cette bouffonnerie. L'armée aussi riait beaucoup, lorsqu'en effet on voit le prince Avenant qui s'avance seul. Mais aussitôt le vent renverse les arbres, les tentes, et balaye les soldats ; la pluie les aveugle et les inonde... l'usurpateur est vaincu... Comme il n'était mauvais qu'excité par son ministre Sombre-Accueil, il devient le meilleur homme du monde.

Nous nous trouvons dans le jardin des fées, devant un palais enchanté, où l'on voit Mirza entourée de naïades, de nymphes, de génies ; le prince et la princesse viennent s'agenouiller devant la fée, puis, prenant place à ses côtés, ils assistent à une procession triomphale, composée des grands seigneurs du royaume de la *Belle aux cheveux d'or*, des chevaliers, des pages, des dames, des troupes de différentes armes, et des hommes, des femmes et des enfants du peuple portant à la main des palmes et des rameaux.

Les décorations, les changements à vue, les costumes, font de cette pantomime un très-curieux et très-beau spectacle.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

MÉLANGES.

LE DAHLIA.

M. Cavanilles, directeur du jardin botanique de Madrid, avait décrit et figuré en noir trois espèces de plantes nouvelles venues du Mexique en 1791. Il leur avait donné le nom de *dahlia*, d'André Dalh, botaniste suédois; mais ces dahlias étaient à fleurs simples et de petites dimensions, tellement qu'en les voyant dans cet état presque sauvage, on aurait de la peine à les reconnaître pour les ancêtres des dahlias de nos jardins, si beaux, si luxuriants sous la main de nos habiles horticulteurs.

Les dahlias étaient inconnus en Europe; ceux cultivés dans le jardin de Madrid y seraient peut-être restés et auraient été perdus par suite des événements dont cette ville, dont ce jardin même furent le théâtre, si en 1801, M. Thibaut, attaché à l'ambassade de Lucien Bonaparte, n'avait eu la pensée d'en enrichir son pays. Profitant d'un courrier des dépêches que l'ambassadeur envoyait à Paris, il le chargea, moyennant la somme de vingt francs, d'un paquet de tubercules enveloppés d'un linge mouillé, en le priant de le remettre à l'illustre professeur, André Thouin.

M. André Thouin sachant que ces plantes étaient originaires du Mexique, les mit d'abord en serre chaude, où elles réussirent complètement. Il les fit ensuite passer en serre tempérée, de là dans l'orangerie, enfin il les confia à la pleine terre, suivant son système, que les plantes de la zone torride peuvent être acclimatées en France, en les faisant passer successivement par des températures moins élevées, surtout lorsqu'on peut les multiplier par leurs graines.

Le dahlia est une grande plante vivace, à racines tuberculeuses, à tiges herbacées. Il y en a de simples et de doubles. On compte plus de cent cinquante variétés doubles, dont quarante sont très-belles et très-distinctes les unes des autres. Il y a

en tout environ trois cent vingt variétés de dahlias.

Depuis 1808, cette magnifique plante était passée de la serre chaude dans la pleine terre, et se faisait distinguer au milieu des arbrisseaux les plus recherchés par le luxe de sa végétation, quand tout à coup le cultivateur reconnut que le dahlia appartenait à la même famille végétale qui avait fourni le topinambour; il interrogea ses racines tuberculeuses, et vit qu'elles renferment une substance farineuse et sucrée qui peut fournir un aliment aussi sain qu'agréable. En effet, la pulpe blanche du tubercule des dahlias, crue et coupée par tranches, a le goût du topinambour, une saveur qui approche de celle de l'artichaut, de l'amande, du pignon doux, et un arôme qui rappelle le fruit du cognassier. Cuite sous la cendre, la racine du dahlia perd un huitième de son volume, l'écorce se détache facilement, et la pulpe prend une saveur légèrement sucrée qui n'a plus rien d'aromatique. Coupée en tranches et cuite à l'eau, elle offre un mets agréable et fort appétissant; préparée à la sauce blanche, elle rappelle le goût de l'asperge, accommodée de la même manière. Le dahlia se prête à toutes les fantaisies du cuisinier, mais il faut avoir soin de le dépouiller de son eau de végétation.

Les graines du dahlia, semées en mars, transplantées en juin et bien fumées, produisent chacune cinq ou six tubercules de la grosseur d'un œuf. Le tubercule, planté comme la pomme de terre, se multiplie encore davantage. Les racines cuites à la vapeur ou bouillies, sont mangées avec plaisir par les moutons, les vaches et les chevaux; les feuilles peuvent aussi servir de nourriture aux bestiaux; les tiges sont un bon engrais.

Enfin, de cette riche fleur, tout est beau et tout est utile. ***

CORRESPONDANCE.

Déjà le 15 octobre ! déjà de froides matinées, déjà de longues soirées ! Adieu les feuilles et les fleurs !... cela serait triste, si chaque saison n'amenait ses consolations, ses plaisirs et ses espérances... Les matinées sont froides ?... étudions, travaillons ; l'intelligence est plus vive, plus libre, nous apprendrons mieux. Les soirées sont longues ? nous serons plus longtemps en famille, autour de cette grande table où les causeries sont si bonnes à l'esprit et au cœur. Les feuilles et les fleurs s'en vont ? nous pouvons les retenir en les imitant... ce ne sera qu'une illusion, j'en conviens, mais c'est toujours cela... et puis nous savons que le printemps reviendra et nous donnera la réalité. D'ailleurs, est-ce que nous n'éprouvons pas un grand intérêt à essayer d'imiter la nature ? Est-ce que nous ne sommes pas bien fières, quand nous y avons réussi, et que, grâce à nous, les fleurs de la chapelle de la Vierge ont été renouvelées, que nous avons égayé le cabinet de notre père, que nous avons entouré de feuillages et de fleurs ce long tuyau de poêle si disgracieux dans une salle à manger ?... Je ne dis pas tout encore ; si nous voulons ajouter une fleur à notre coiffure, à notre robe de bal... Eh bien ! voilà où j'en voulais venir... à t'apprendre à faire des fleurs en papier. Mais ne va pas t'effrayer de la longueur de la première leçon, elle renferme toutes les difficultés ; les autres leçons ne seront plus que courtes et faciles à suivre. Après ce petit préambule, pour te disposer favorablement, je commence par la fleur qui brille encore dans nos parterres, afin que tu puisses comparer ta fleur avec celle du jardinier.

DAHLIA.

Il te faut d'abord, pour établir ton industrie : une petite table sur laquelle tu

placeras des petits cartons de différentes grandeurs, pour contenir chacun des objets que je vais t'énumérer ici.

Un petit pot dans lequel il y a eu de la pommade. Mets y quelques morceaux de gomme arabique, jette dessus de l'eau chaude ; puis, quand la gomme est fondue, délayes-y un peu de farine (1).

Un petit pinceau, à peindre, du prix de dix centimes, que tu places dans ce pot.

Une grosse de feuilles de dahlias assorties, 60 centimes.

Une douzaine de boutons de dahlias, 30 centimes.

Une petite botte de fil d'archal, très-fin, long de 6 centimètres. Donnons-lui le n° 1.

Une petite botte de moins fin, long de 12 centimètres. N° 2.

Une petite botte de plus gros, long de 24 centimètres. N° 3.

Une bobine de soie plate, vert-pistache.

Du papier coquille blanc, rose, rouge, ponceau, violet, jaune orange ou paille, pour faire les dahlias selon ta fantaisie, de 20 à 25 centimes la feuille.

Une carde de ouate.

Du papier vert-pistache, deux feuilles pour 5 centimes.

Du papier vert-bois à 5 centimes la feuille.

Du papier gros-vert, glacé, 10 centimes la feuille.

Une grosse pelote recouverte en percale.

A présent que ta petite table est couverte de tous ces objets, suis-moi avec ta patience et ton intelligence si bien connues, et pardonne-moi les répétitions de mots, elles serviront à mieux me faire comprendre.

(1) Ce mélange peut raccommodeur le plâtre, la porcelaine.

Prends du papier vert-pistache, taille le modèle n° 1. Le chiffre arabe qui est entre deux parenthèses, t'indique qu'il ne faut tailler qu'une fois ce modèle.

Du papier gros-vert glacé, dont tu tailles deux fois le modèle n° 2.

Du papier ponceau (je suppose que tu veuilles faire un dahlia de cette couleur), avec ce papier tu tailles deux fois les modèles n°s 3—4—5, et trois fois le modèle n° 6.

Du papier vert-pistache, avec lequel tu tailles une fois le modèle n° 7.

Du papier gros-vert glacé, avec lequel tu tailles une fois le modèle n° 8.

Tu places ce modèle sur ta pelote, du côté du glacé, et, avec ton dé à coudre à ton doigt, tu appuies sur l'envers de ce papier pour faire recoquiller les pointes des cinq pétales.

A présent, prends tous les modèles qui ont une étoile, avec tes ciseaux détache chaque pétale comme ceux du modèle n° 6, plie les deux côtés de chacun de ces pétales comme ceux de ce modèle n° 6. Pour bien faire, n'emploie que le pouce et l'index de ta main gauche, en appuyant légèrement, de manière que le pli soit entr'ouvert du côté de la pointe du pétale, tandis que, avec le pouce de ta main droite, tu appuies fortement sur le bas du pétale, de manière que le pli soit fermé.

Prends du papier vert-pistache avec lequel tu coupes des bandes sur les modèles 1 et 2, n° 9. Pour avoir plus vite fait, replie ce papier en quatre ou six dans la longueur de la feuille; prends du papier vert-bois, tailles-en des bandes sur le modèle 3, n° 9. Tout cela est-il préparé? Commençons.

Prends un brin de fil d'archal n° 2, forme un petit crochet à l'une de ses extrémités, entoure ce crochet de ouate jusqu'à ce que tu aies une boule de la grosseur d'une petite aveline; couvre-la du modèle n° 1, dont tu rapproches les

quatre angles autour du fil d'archal; là, avec la soie vert-pistache, tu les arrêtes au bas de cette boule. Ceci forme le cœur du dahlia.

Prends un peu de ouate et tourne-la autour de ce fil d'archal.

Prends une bande de papier n° 2, mouille-la en l'appuyant sur ta lèvre inférieure, colle cette bande sous le cœur du dahlia, tiens fortement le haut de ce fil d'archal entre le pouce et l'index de ta main droite, fais tourner ce fil d'archal entre tes doigts, pour qu'il se couvre, en spirale, de la bande de papier, tandis que tu la diriges de ta main gauche. Quand le fil d'archal est couvert, tu déchires le papier, le portes à ta lèvre et le colles au bas de ce fil d'archal.

Avec ton petit pinceau, enduis de gomme la partie du cœur qui se trouve le plus près du fil d'archal, introduis ce fil d'archal dans le carré qui est au milieu d'un des deux modèles n° 2. Prends ce fil d'archal de ta main gauche, forme de ta main droite un cercle en joignant le pouce et l'index, ouvre ce cercle, avec ta main gauche passe ce fil d'archal au milieu, referme ce cercle autour du modèle n° 2, en l'appuyant sur le cœur, de manière à ce qu'il s'y colle à la gomme dont tu l'as enduit, et que ses pétales soient comme attachés sur le cœur.

Enduis de gomme le dessous du premier modèle n° 2, près du fil d'archal; introduis ce fil d'archal dans le carré qui est au milieu du deuxième et dernier modèle n° 2 (en ayant soin de contrarier les pétales), rapproche le dernier du premier modèle, afin qu'il s'y colle à la gomme, et rapproche-le du cœur, par le même moyen employé pour le premier n° 2.

Enduis de gomme le dessous de ce dernier modèle, introduis le fil d'archal au milieu des carrés des deux n°s 3 — des deux n°s 4 — des deux n°s 5 et des trois n°s 6, toujours en enduisant de gomme le dessous du dernier placé, toujours en con-

trariant les pétales, et toujours en passant le fil d'archal au milieu du cercle formé par le pouce et l'index de ta main droite, afin que ces modèles se collent à la gomme, mais les n° 3, 4, 5 et 6, ne doivent pas être du tout relevés autour du cœur.

Enduis de gomme le dessous du dernier modèle n° 6, introduis le fil d'archal dans le modèle n° 7.

Enduis de gomme le modèle n° 7, introduis le fil d'archal dans le modèle n° 8, de manière que les cinq pétales que tu as recoquillés rabattent du côté opposé au dahlia.

Tiges pour les feuilles.

Prends un brin de fil d'archal n° 1, une bande de papier n° 1, appuie sur ta lèvre une des extrémités de cette bande, entoures-en le fil d'archal; enduis de gomme une certaine longueur de cette tige, appuie-la fortement sur l'envers, au milieu d'une des feuilles, et laisse sécher. Lorsque tu as ainsi monté trois feuilles, tu réunis les trois tiges en les entourant grossièrement avec de la soie, puis ces trois tiges n'en forment plus qu'une, tu l'entoureras d'une bande de papier n° 2, à partir de l'endroit où les tiges se réunissent, et continueras jusqu'au bas.

Tu formeras ainsi quatre tiges de trois feuilles chacune et d'inégales grandeurs, en plaçant les plus petites, les plus pâles, au sommet de la branche, et les plus grandes, les plus vertes, au pied de cette branche.

Bouton de Dahlia.

Tu prends un brin de fil d'archal n° 2; tu y attaches, avec de la soie, la tige du bouton, à laquelle tu ajoutes quelques feuilles montées. Tu la couvres de ouate de manière à ce qu'elle soit moins grosse que la tige de la branche du dahlia, et tu l'entoures d'une feuille de papier n° 2.

Branche de Dahlia.

Tu prends un brin de fil d'archal n° 3,

avec la soie tu y attaches le dahlia; tu couvres ce fil d'archal avec de la ouate, tu prends une bande de papier n° 3, tu la mouilles sur ta lèvre et tu la colles pour en entourer ce fil d'archal, 10 centimètres plus bas déchire ton papier et colle-le, en le mouillant sur ta lèvre; si cela ne réussit pas, mets-y un peu de gomme avec ton pinceau; ajoute le bouton et ses feuilles, en les attachant avec de la soie; reprends la même bande de papier et recouvres-en le fil d'archal, à partir de l'endroit où tu as attaché le bouton et ses feuilles; 5 centimètres plus bas déchire ton papier et colle-le; ajoute, à droite et à gauche, deux tiges de chacune trois feuilles, reprends la même bande de papier et couvres-en la branche jusqu'au bas, où tu la colles avec un peu de gomme.

Maintenant, rabats la tête de ce dahlia. La seule difficulté de ce travail, c'est de tourner les tiges entre le pouce et l'index de la main droite de manière à bien serrer le papier sur les tiges en le dirigeant de la main gauche; pour cela il faut de l'habitude... mais tu m'as dit : « Je n'ai pas la tête dure, apprend-moi à faire une fleur, et je saurai les faire toutes. » Si tu réussis, je t'enverrai d'autres modèles.

Le n° 10 te représente un dahlia et son bouton.

À présent, ma chère, tu peux faire une couronne de dahlias blancs pour la suspendre à la chapelle de la Vierge. Tu peux orner de dahlias de toutes les couleurs les vases du cabinet de ton père, ainsi que les jardinières du salon. Ta bonne maman ira faire des visites exprès pour montrer cette riche fleur attachée comme une rosette au côté gauche de son chapeau, et, au premier bal, tu pourras mettre un dahlia rose dans tes cheveux.

C'est rue Mauconseil que l'on trouve tout ce qu'il faut pour faire ces fleurs.

Revenons à nos broderies.

Le n° 11 est un dessin de col qui se brode au plumetis, se borde d'un point

d'échelle, se festonne, et se garnit d'un picot. Ces petits ronds sont des œillets.

Le n° 12 est la manchette.

Si tu trouves ce dessin trop long, ne fais que le premier rang de fleurs et de feuilles.

Le n° 13 est un dessin de mouchoir qui se brode en points de cordonnet et se festonne.

Le n° 14 est un écusson qui se brode au passé et au point d'armes. Ce pointillé se couvre de petits nœuds.

Tu peux aussi le broder au plumetis ; ce pointillé sera formé de trois points très-rapprochés et formant un petit pois.

Ce dessin se brode au coin d'un mouchoir d'homme. Sur l'un des écussons on met l'initiale du nom de famille et sur l'autre ces épées ou cette ancre. Si la personne à laquelle tu destines ce mouchoir n'est ni dans la marine, ni dans l'armée de terre, tu brodes deux initiales, celle du petit nom et celle du nom propre.

Tu peux aussi simplifier ce dessin en ne faisant pas ce qui est au point d'armes.

Ces écussons se brodent aussi en coton de couleur, sur les mouchoirs d'hommes à vignettes.

Il est fort distingué de ne faire qu'un point arrière ou un point à jour pour ourler un mouchoir de batiste et de broder cet écusson à l'une des cornes.

Le n° 15 est un dessin de dentelle au crochet.

Le n° 16 est un chien courant.

Le n° 17, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin.

Sur cette grosseur de canevas, il se brode en laine, et peut servir pour pelote.

Sur canevas de soie noire, ce chien n'est long que de 5 centimètres ; il se brode en soie pour être placé sur un souvenir, un portefeuille, un portecartes de visites, et sur un rouleau pour serviette.

Le n° 18 est un rébus qu'il te sera facile de deviner. Quant au dernier, en voici l'explication :

Une laie — un tableau — une voyelle — une laie — des livres — un dais — un pe-

tit écolier à genoux ayant les oreilles d'âne.

Tout cela veut dire :

Les tableaux sont les livres des ignorants.

Maintenant, causons un peu... politique par exemple ; mais dans ce cas je ne serai qu'un écho... Voici donc ce que j'ai entendu dire un de ces premiers soirs de pluie, autour de cette table ronde, dans une de ces réunions de famille que j'aime tant ! « Vous savez ce qui se passe en Suisse ? demanda une jeune mère. — Oui, répondit un grand'maman. Chaque canton veut forcer le canton voisin à faire sa volonté. Voilà bien l'état des républiques ! jamais le repos nécessaire à améliorer les lois, les institutions du pays, ni le bien matériel et intellectuel des peuples ! — L'Angleterre est très-malheureuse, reprit une bonne tante, des banqueroutes dont les chiffres élevés nous étonnent, nous autres Français ; la misère, la famine, l'émigration de l'Irlande... — Des familles anglaises viennent chez nous passer ces temps de calamité ; elles y trouveront une vie meilleure et moins chère, un ciel moins rigoureux, des habitants moins égoïstes... La rue de la Paix et le Palais-Royal sont depuis quelques jours pavés d'Anglais. — Et notre Saint-Père, dit la jeune mère, quel amour, quel dévouement, quel enthousiasme il inspire ! Notre siècle aura vu de grandes choses ! Un pape donnant gracieusement aux Romains ces libertés que les peuples payent ordinairement si cher ! et les souverains de l'Italie s'unissant avec le pape, et tous les Italiens criant : Vive Pie IX ! — Oui, ajouta la grand'maman, Sa Sainteté non-seulement à son avènement a ouvert les prisons aux condamnés politiques, mais elle a encore rendu aux Juifs la liberté religieuse. Ils n'avaient pu, sous l'ancien gouvernement, obtenir la permission de choisir un successeur à leur grand rabbin, qui était mort. Grâce à l'esprit de tolérance de Pie IX, l'installation d'un nouveau rabbin a eu lieu. Il est né à Jérusalem, et sa génération re-

monte, dit-on, à dix siècles, dans la suite non interrompue d'aïeux lévites. Le jour de son installation dans la vieille synagogue, qui est une salle oblongue, dont les murs sont couverts de textes hébreux, après les cérémonies d'usage, une prière pour le pape, composée par le nouveau rabbin, a été récitée. Cette prière, dans le rythme des Psaumes, est écrite dans l'hébreu le plus pur... Je vais vous en lire la traduction. » Et prenant un journal, la bonne maman lut tout haut :

« Tu es le Seigneur des armées, ô Dieu ! et la force t'appartient.

» Tu as élevé l'auteur des bonnes œuvres, tu nous as donné un roi qui te ressemble.

» Qui est-ce qui ne voit pas que la lumière est venue ? et que la liberté a brillé pour ceux qui étaient dans l'esclavage ?

» Dans Rome le Seigneur est loué publiquement, les louanges du Seigneur sont aux portes de Rome.

» L'espoir d'Israël n'est ni dans la lance ni dans le bouclier, il est dans la volonté de Jehova.

» Naguère encore Israël était un oiseau qui ne savait où poser son pied, et voilà qu'une branche s'est trouvée pour son repos.

» O collines de l'Italie, réjouissez-vous ! la pitié et la justice se sont donné un baiser !

» Les enfants d'Israël combattront dans tes rangs, ô Italie ! ils seront en sentinelle sur tes remparts.

» Qu'on le raconte dans les îles lointaines ; que les œuvres du roi juste soient connues.

» Il a ouvert la porte du cachot, sa main s'étend jusqu'au bas peuple.

» Il a maintenu la balance en équilibre ; puisse son pays avoir de l'or et du blé !

» Car la raison vient de toi, ô Seigneur ! et toi seul peux dissiper l'erreur. »

— C'est bien beau ! dis-je ; des Juifs prient pour un pape, cela ne s'est jamais vu. — Ce pape-là fera plus de catholiques par sa

tolérance, que quelques-uns des ses devanciers n'en ont fait par leurs persécutions, ajouta un grand-père qui nous écoutait, et bientôt les Juifs, au lieu de prier pour lui, prieront avec lui. — *Amen !* répondit la grand'maman. — Mais, s'écria un écolier, qui donc menace notre Saint-Père, que les enfants d'Israël s'offrent d'être en sentinelle sur les remparts ? — Il y a quelques mois, répondit le grand-père, une conspiration contre le pape a été découverte par un homme du peuple. Aussitôt les Romains se sont formés en garde nationale, et le Saint-Père a pu dormir tranquille, gardé par ses enfants. Sur ces entrefaites, des troupes autrichiennes qui, d'après le congrès de Vienne, doivent occuper la citadelle de Ferrare, se sont avisées de venir occuper la ville. Cette démonstration hostile a humilié, exaspéré les Italiens ; Bologne, Florence, se sont aussi formées en garde nationale. Le roi de Piémont a pris parti pour le pape, et voilà tous les Italiens qui se réjouissent et s'embrassent comme des frères... Mais les Autrichiens rentreront dans la citadelle de Ferrare, je l'espère. — Et je dirai comme grand'maman : *Amen !* répondit l'écolier ; car sans cela son petit-fils s'enrôlerait *soldat du pape*... ce titre ne fait plus rire. » Après un moment de silence, le grand-père reprit : « Le maréchal que nous venons de perdre avait aidé à conquérir cette Italie. Après la bataille de Pozzolo, le premier consul lui a fait don d'un canon français qu'il avait repris sur les Autrichiens. Ce canon orne la retraite que le maréchal s'était créée à Jean-d'Heures. Après la bataille de Friedland, l'empereur lui adressa ces belles paroles : « Général, vous avez fait des prodiges ! et quand vous êtes quelque part, il n'y a plus rien à craindre que pour vous ! » Sa vie a été bien remplie ; le maréchal Oudinot, duc de Reggio, grand chancelier de la Légion d'honneur, gouverneur des Invalides, comblé de gloire et criblé de blessures, est mort

à quatre-vingts ans. — Il paraît que les travaux du guerrier laissent vivre plus longtemps que ceux du poète, dit la jeune mère, car nous venons de perdre à quarante-sept ans Frédéric Soulié. Il avait beaucoup de talent, répondit le grand-père; il a écrit des romans et des pièces de théâtre. Son genre est la force, le dramatique; Frédéric Soulié fait frémir... il ne fait jamais pleurer.... — Quels sont donc ces étrangers qui portent un haut bonnet noir, pointu, renversé en arrière, une espèce de robe courte en cachemire rayé, une riche ceinture, un pantalon demi-large, des bottes de maroquin jaune et une espèce de robe de chambre de drap noir ou bleu qu'ils laissent entr'ouverte? Ces étrangers ont le teint brun, de grands et beaux yeux noirs, des moustaches ou bien une barbe entière? — C'est Mirza-Méhéméd-Ali-Khan, ambassadeur du shah de Perse, son jeune fils et son gendre. Le roi a engagé Son Excellence à assister aux fêtes du camp de Compiègne, au théâtre, où l'on jouait un opéra et un ballet... Jugez de son admiration, quand il a vu des démons et des anges qui lui représentaient les dews et les péris dont ces Orientaux ont peuplé leur enfer et leur paradis. Son Excellence parle très-bien français. »

Je reviens à toi, ma chérie, nous voici seules... faisons toilette. D'abord, il n'y a pas encore de mode décidée, les magasins sont encombrés de camails-mantelets, mantelets-camails... mais les femmes élégantes n'ont pas dit leur mot, et nous autres Parisiennes, nous ne nous décidons qu'en décembre, car alors nous sommes certaines de choisir ce qui sera bien porté...

Les chapeaux, les capotes des magasins me semblent pareils à ceux de cet été, quant à la forme. J'en dirai autant des bonnets du matin, seulement, on les orne de petits velours rouge ou bleu foncé, ceux en dentelle noire sont ornés de même.

Pour marmotte, on se met sur la tête un petit fichu simple ou double de 55 centi-

mètres carrés, en tulle noir ou blanc, légèrement arrondi aux cornes, garni tout autour d'une dentelle noire ou blanche, haute de 4 centimètres; on plisse ce fichu de manière à le rétrécir sur le dessus de la tête; les pointes retombent derrière sur la tresse de cheveux, les plis de ce fichu se rapprochent des deux côtés des oreilles, et pour les retenir, on coud dessus une grosse rosette de velours. Avec deux riches épingles on arrête cette marmotte, et les deux pointes retombent des deux côtés sur la poitrine.

Tu sais que les écharpes, les châles, pour tomber droits devant, forment un capuchon derrière le cou, ce qui est très-laid. Afin d'éviter cela, voici ce que je fais. Lorsque j'ai placé sur mes épaules mon écharpe ou mon châle, je forme de chaque côté, à mon écharpe ou à mon châle, sur ma poitrine, à la hauteur des épaules, un pli plat que je rends assez profond pour que les deux côtés de mon écharpe ou de mon châle tombent droits; ces deux plis je les rapproche et les arrête par une broche. Ces plis donnent de la grâce à la poitrine, de la rondeur aux épaules... place-toi devant ta glace et essaie...

Ah! je savais bien que j'avais quelque chose à te dire. Tu sais que chaque nouvelle, chaque article de ton journal est terminé dans chaque numéro; chaque année est donc un volume complet. Celles de nos amies qui n'étaient point abonnées, pourront avoir les années 1835-1838-1839-1840-1841-1842-1843-1844-1845-1846-1847, (les autres sont épuisées).

Prix d'une seule année brochée : 4 fr. — cinq années, 18 fr. — et dix années, 30 fr., 2 fr. en sus pour les départements.

Une jeune personne pourra ainsi se former une jolie bibliothèque, et passer de bonnes soirées d'hiver au coin du feu.

Adieu! ton amie toujours.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉPHÉMÉRIDES.

12 OCTOBRE 1792, LEVÉE DU SIÈGE DE LILLE.

Lille, cette clef de la France, avait déjà subi six sièges mémorables, lorsque, au mois de septembre 1792, les troupes coalisées, à la tête desquelles marchaient le prince Josias de Cobourg et le duc de Brunswick, vinrent l'assiéger, en se faisant précéder de proclamations menaçantes. Aussitôt le maire de la ville, André, rassembla la municipalité, et séance tenante, les représentants de la cité jurèrent de s'ensevelir sous les ruines, plutôt que de la rendre aux Autrichiens. Le siège et le bombardement durèrent vingt jours; les principaux édifices furent détruits, entre autres, l'église de Saint-Étienne, monument riche et antique; tout un quartier de la ville fut réduit en cendres, mais le courage et la résolution des citoyens ne

faiblirent pas. Le 12 octobre 1792, l'armée autrichienne, découragée, leva le siège; elle avait elle-même essuyé de grandes pertes, car la faible garnison renfermée dans Lille et particulièrement un corps urbain de canonniers, n'avaient pas cessé de servir les pièces de rempart et de les diriger contre les escadrons ennemis.

La Convention nationale adressa à la ville qui avait défendu les principes de la révolution, ce peu de mots, qui caractérisent l'époque : *Citoyens, Lille a bien mérité de la patrie !* En mémoire de cette belle défense, les Lillois, au mois d'octobre 1845, ont élevé sur la grande place un monument commémoratif où se trouvent retracés le serment de la municipalité et la date de la délivrance de la ville.

MOSAÏQUE.

Le pape Urbain II prescrivit à tous ceux qui prendraient la résolution de quitter leur pays pour aller conquérir la ville sainte et combattre pour Dieu, de coudre sur leurs tuniques, leurs vêtements de bure ou leurs manteaux, une petite pièce d'une étoffe quelconque coupée en forme de croix.

Au commencement du onzième siècle, lors de la deuxième croisade, il y avait à Coutance un seigneur nommé Tancrede de Hauteville, qui était père de onze fils, et ne possédait qu'un médiocre patrimoine. Il lança ses onze fils dans le monde et leur laissa le soin de se créer une existence. D'abord ils allèrent en pèlerinage au tombeau des apôtres, et puis ils apprirent qu'il

y avait à gagner dans le pays des Grecs. Moitié renards, moitié loups, ils s'y rendirent, et ces pauvres enfants sans héritage devinrent les fondateurs du royaume des Deux-Siciles.

L'on peut estre homme d'honneur sans estre un grand homme; mais l'on ne sauroit estre un grand homme sans estre homme d'honneur.

Les hommes désapprouvent toujours tout ce qu'ils ne sont pas capables de faire.

Il y a des royaumes qui font grands les roys; il y a des roys qui font grands les royaumes.

CHRISTINE, reine de Suède.

Sybille d'Anjou.



3^e des Demoiselles, 15^e année

A. Devéria del.

Imp. Lemercier à Paris.

*« Sybille n'est plus mienne, » dit Thierry
— Vous la donnez à Dieu ! » reprend Baudouin.*